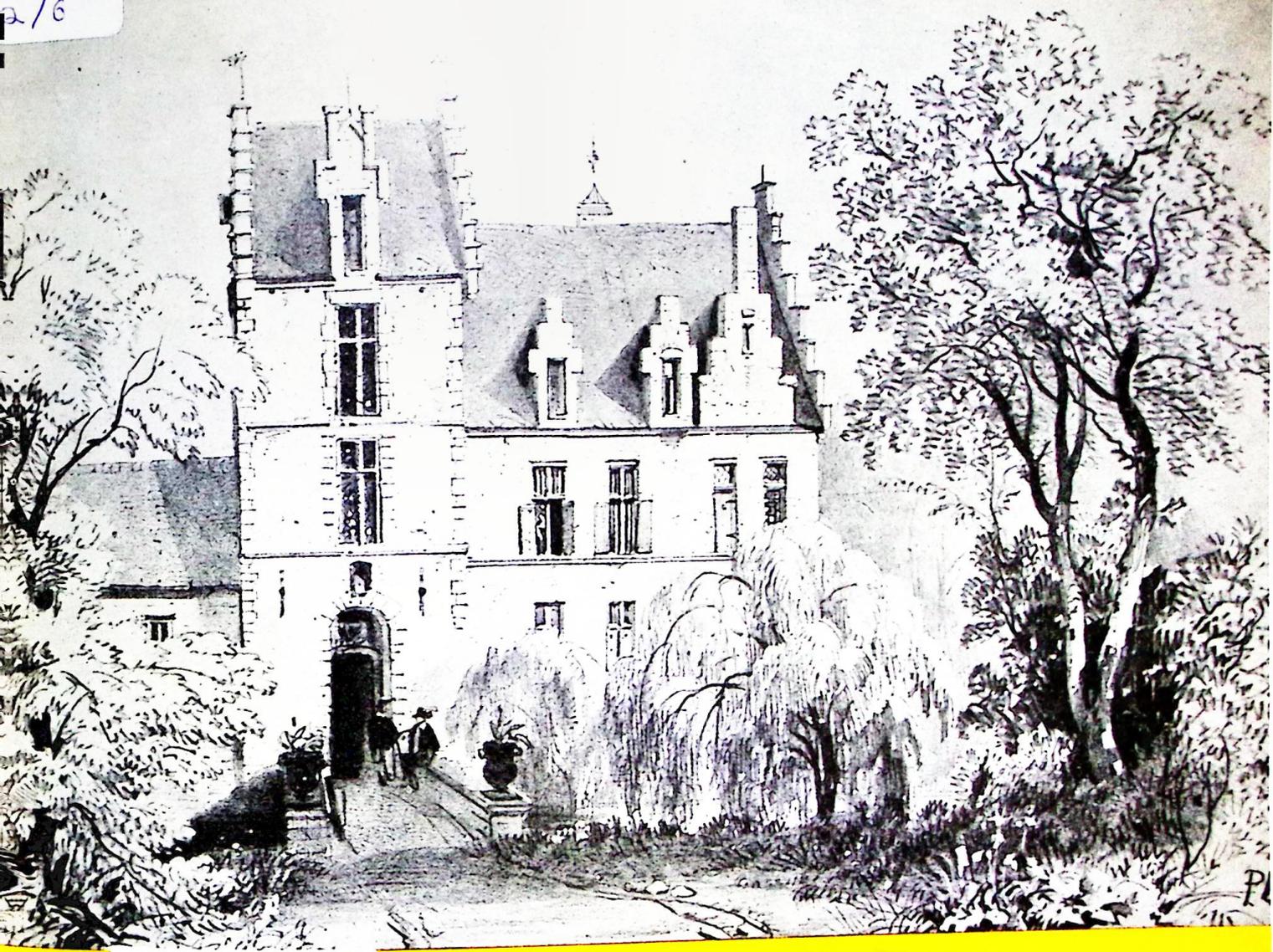


2/6



# b brabant

juin 1962 - n° 6 - mensuel



Pierre-Paul Rubens, par l'artiste Paulus Pontius.  
(Anvers : Maison Rubens.) (Photo : Jean De Maeyer.)

## Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- L'Art au service de la Diplomatie.  
*M.-A. Duwaerts.*
- Un long passé de bienfaisance ré-  
vélé par des objets d'art.  
*M.-A. Bonenfant-Feymans.*
- Une école qui se distingue.  
*Françoise.*
- Le Caillou, quartier général de  
Napoléon.  
*Théo Fleischman.*
- Visages de nos métiers d'art.  
*Robert Goffaux.*
- Un musée qui ne ressemble à aucun  
autre.  
*Joseph Delmelle.*
- Pourquoi Bruegel s'installa à  
Bruxelles  
*C. Derie-Du Bruncquez.*

Les textes publiés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.

#### NOTRE COUVERTURE :

Le château du Steen à Elewijt, d'après  
une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle.

(Maison Rubens à Anvers.)

(Photo : Jean de Maeyer.)

# L'ART

au service de la

# DIPLOMATIE

TANDIS que sous le ciel de Paris, à l'ombre des superbes frondaisons des jardins de Sceaux, une vaste et luxuriante rétrospective des rapports culturels du Brabant et de l'Île de France à travers les siècles étalera jusqu'au 31 août prochain les liens séculaires unissant nos deux communautés européennes, une autre manifestation, de nature, elle aussi, à déborder largement nos limites territoriales, verra le jour au cœur même de notre province.

C'est en effet, du 1<sup>er</sup> juillet au 15 septembre 1962, qu'à l'initiative de la Province de Brabant, agissant de concert et en association intime avec la ville d'Anvers, le château historique du Steen, sis à Elewijt, à une quinzaine de kilomètres au Nord de Bruxelles, prêtera son cadre admirable baigné de lyrisme à une exposition qui s'annonce, d'ores et déjà, sous les augures les plus favorables et qui gravitera autour d'un thème profondément original et d'une exceptionnelle opulence : « Rubens Diplomate ».

L'incommensurable portée morale d'une semblable évocation dont nous préciserons plus loin les bénéfiques incidences didactiques, n'a, d'ailleurs, pas échappé à la vigilante attention de nos Souverains qui n'ont pas hésité à lui accorder l'appui précieux de leur Haut Patronage. Cet insigne honneur, les promoteurs de ce gala rubénien, au sein desquels M. F. Baudouin fut, grâce à son concours aussi inlassable qu'éclairé, une des chevilles ouvrières les plus agissantes, ne l'ont nullement usurpé.

En choisissant, de propos délibéré, un thème ardu, ingrat, passionnément controversé, ils ont, sciemment, tourné le dos à toute solution de facilité et en refusant de verser dans les lieux communs, ils ont conscience d'avoir servi la vérité historique tout en œuvrant à l'épanouissement de l'idéal européen. Leur mérite est grand car la tentation d'exploiter le génie pictural de Rubens était puissante. Il leur eut été commode, en effet, en spéculant sur le prestige dont se drape le domaine du Steen, à Elewijt, depuis que ses vénérables murs ont partagé à la fois la chaude intimité et les confidences les plus secrètes de notre magicien national du pinceau,



ARCHIDUC ALBERT  
par P.-P. Rubens.

(Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique  
Section d'Art Ancien - Bruxelles.)

de se réserver un succès confortable, en organisant, à l'aide d'un choix plus ou moins judicieux de tableaux et de dessins, un de ces quelconques hommages, à prétentions artistiques, à celui que même les critiques et les censeurs les plus sévères reconnaissent unanimement comme le prince des peintres de son temps. Conscients qu'en statufiant l'artiste, ils trahissaient l'homme, ils ont préféré opter pour la « porte étroite », celle qui, semée d'embûches peut-être, s'avérait pourtant la seule à révéler les mérites combien méconnus de ce pacifiste né, de cet Européen d'avant-garde, dont l'esprit largement humanitaire et foncièrement intègre a pu s'épanouir à l'occasion de sa brève mais combien féconde carrière diplomatique.



INFANTE ISABELLE  
par P.-P. Rubens.

### LES MISSIONS DIPLOMATIQUES DE RUBENS

Le problème reste entier, fiévreusement débattu par quel hasard, à la suite de quels méandres de la pensée, ce maître, universellement apprécié, choyé, adulé, dont les œuvres où le raffinement s'alliait à la puissance, faisaient l'objet des enchères les plus folles, ce chef d'école, vénéré de tous, époux attentionné, père de famille aimant, jouissant, au surplus, de ressources très confortables et d'une demeure aux allures princières, se lança-t-il dans la grande aventure politique dont les remous pernicieux et les ressacs imprévus étaient autant de chausse-trappes, que des dirigeants retors semaient sur la route des néophytes un tant soit peu entreprenants ou ambitieux ? Appli-

quant à Pierre-Paul Rubens, cette maxime admirable que prononça, un jour, ce philosophe pétri d'humanité que fut Blaise Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », nous n'hésitons pas à affirmer que, dans le tréfonds de ce disciple d'Epicure, pris dans le sens étymologique du terme, qui dans ses amples fresques tant mythologiques que bibliques, révélait des tendances audacieuses, charnelles, une sorte de propension au panthéisme, de nature à heurter les esprits bien pensants et scandaliser les milieux austères, rigoristes et traditionnalistes, germaît un idéaliste hanté, obsédé par la pensée d'un univers pacifié, heureux où tous les hommes se regarderaient enfin comme des frères.

Préparé de longue date à cette vocation européenne de messenger de la paix, d'abord par son long séjour en Italie, où, entré au service de Vincenzo Gonzaga, duc de Mantoue, il s'initia au cours de ses déplacements à Venise, Rome et Gênes et de son bref voyage en Espagne, en 1603, aux mystères et splendeurs des cultures italienne et espagnole, ensuite, après son retour à Anvers par sa promotion, en 1609, au rang de peintre de la cour des Archiducs Albert et Isabelle en raison « de ses grandes connaissances tant dans la peinture que dans bien d'autres arts » ou encore, par ses contacts enrichissants avec Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix-en-Provence (un des plus brillants esprits de son temps), enfin, par ses nombreux actes de présence à Paris, entre 1622 et 1625, en vue de réaliser, à la demande de Marie de Médicis, la décoration de la Galerie du Luxembourg à l'aide de vingt-trois grands tableaux contant la vie de la reine-mère et de Henri IV où la composition



Le roi Philippe IV, par P.-P. Rubens.  
(Kunsthau, Zurich - Suisse.)

zon. D'emblée, les circonstances parurent favoriser son dessein. Ses relations familiales l'avaient mis en rapport avec un cousin de sa femme, Jan Brant, résidant à la Haye et qui faisait partie de l'entourage de Maurice de Nassau, lequel cherchait à renouer avec Albert et Isabelle. Comme ces derniers avaient délégué à cette fin, un autre membre de la famille de Pierre-Paul Rubens, le chancelier du Brabant, Peckius, qui avait été l'avocat dévoué de la mère de l'artiste, P.-P. Rubens, lui-même, peintre de la cour, fut idéalement placé pour jouer un rôle d'intermédiaire d'autant plus actif qu'il était officieux dans les contacts qu'entretenaient Jan Brant et Peckius. Nous étions en 1623. Les documents secrets qu'échangèrent les deux parties, l'année suivante, et dont la connaissance aurait été infiniment utile à l'étude du comportement psychologique de notre diplomate en herbe,



Le duc Olivares,  
par Paulus Pontius,  
d'après P.-P. Rubens.

(Maison de Rubens, Anvers.)  
(Photo : Jean de Maeyer.)

furent, hélas, anéantis. Quoi qu'il en soit, les négociations traînèrent lamentablement et quand elles furent rompues, le 23 avril 1625, par le décès de Maurice de Nassau, elles étaient pratiquement au point mort.

Déçu, désappointé, aigri par la tournure fâcheuse que prenaient les événements, P.-P. Rubens aurait, peut-être jeté le manche après la cognée lorsqu'un incident mondain qui, en toute autre occurrence eut été banal, se produisit et consolida, sans doute, définitivement les velléités diplomatiques de l'artiste tout en orientant ses pas vers un destin glorieux de héraut européen de la paix. En 1625, Henriette de France épousait, en effet, en grande pompe à Paris, en présence d'une théorie impressionnante de princes et de notables, Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre.

Parmi les invités figurait le duc de Buckingham, favori du roi d'Angleterre, politicien aussi racé qu'adroit et, de surcroît, collectionneur averti. La rencontre avec Rubens dans le dessein de jeter les bases d'une trêve entre l'Espagne et l'Angleterre, trêve, qui dans l'esprit de Rubens, en isolant les Provinces-Unies, devenues arrogantes depuis l'avènement de Frédéric-Henri de Nassau, les obligerait à composer avec les Pays-Bas espagnols, fut pleine de promesses.

La pusillanimité de la cour d'Espagne, jointe aux savantes et astucieuses manœuvres de Richelieu qui, dans le but de brouiller les cartes, faisait, quasi simultanément, des avances non dissimulées à l'Angleterre et à l'Espagne, faillirent tout compromettre et plongèrent Rubens dans une profonde affliction où l'amertume le disputait au dégoût. Au moment où la carrière diplomatique de l'artiste semblait devoir se clôturer, prématurément, les conjonctures politiques plaidèrent de plus en plus intensément en faveur d'un rapprochement entre l'Espagne et l'Angleterre. Jouissant du soutien inconditionné de l'Infante Isabelle, qui, même, dans les passes les plus pénibles, lui avait conservé toute sa confiance, Rubens fut invité, à Madrid, en 1629, par Philippe IV, roi d'Espagne, à l'effet de s'expliquer et de dresser, devant le Conseil d'Etat, le bilan de ses négociations. Se heurtant, d'emblée, à la réticence, à l'hostilité de certains grands d'Espagne, opposés à l'idée d'investir d'un mandat officiel un homme qui, comme ils le



N. F. Peiresc,  
un des esprits les plus éclairés de l'époque de P.-P. Rubens.  
Peint par Mart. vanden Enden d'après  
Ant. van Dijck.

(Photo : Jean de Maeyer.)  
(Maison de Rubens à Anvers.)

disaient avec un souverain mépris, avait que ses mains pour travailler, il usa de tant de sagesse qu'il se vit décerner le titre de secrétaire du Conseil secret et chargé par Olivares, ministre de Philippe IV (qui en fait, exerçait le pouvoir), de se rendre à Londres en vue de débattre les conditions préalables à la signature d'un traité avec l'Angleterre et, notamment, l'échange d'ambassadeurs entre ces deux grandes puissances.

Ce nouveau contact avec l'Espagne de sa jeunesse avait, entre-temps, réveillé le peintre qui somnolait en lui. Galvanisé par la vision des œuvres du Titien, P.-P. Rubens, sans jamais faillir à sa mission, se remit

à peindre avec cette fougue, cette impétuosité, cette aisance qui caractérisent le vrai génie. De cette époque, on lui doit, entre autres, le portrait équestre de Philippe IV et des copies adroites des œuvres du Titien. Mais, déjà, les tourbillons de la politique le happaient à nouveau. Débarqué à Douvres, le 3 juin 1629, il atteignit Londres dans la soirée du 5, où son ami, Balthazar Gerbier, l'hébergea. Conquis par la chaleur de l'accueil que lui réserva le roi, Charles I<sup>er</sup>, ébloui par les fastes que déployèrent en son honneur Sir Dudley Carleton, secrétaire d'Etat et James Hay, count of Carlisle, Rubens nourrissait, dans le secret, les plus légitimes espoirs. Mais le spectre funeste de toute adversaire irréductible de toute alliance entre l'Espagne et l'Angleterre, planait déjà sur les pourparlers et, tandis qu'une farandole d'intrigues de cour et de machinations plus ou moins machiavéliques où étaient mêlés les représentants de la France, de la Hollande et de Venise se nouaient, puis se dénouaient à un rythme vertigineux, Charles I<sup>er</sup> hésitait, louvoyait, tergiversait.

Rubens était sur le point de céder au découragement lorsque, coupant court à bien des atermoiements, le roi l'avisait, au cours d'une audience solennelle qu'à son initiative, une commission, habilitée pour entamer des négociations, venait enfin d'être constituée. Au sein de ce comité restreint, on relevait les noms du grand trésorier Richard Weston, du Earl de Pembroke et du lord chancelier Francis Cottington. En apprenant que son ami Carlisle, dont les sympathies à l'égard de l'Espagne étaient notoires, avait été délibérément écarté du groupe des médiateurs.

Rubens éprouva une profonde désillusion. Mais peu importait ce désenchantement passager, puisque l'échange des ambassadeurs était, enfin, décidé. Le 3 novembre 1629, sir Francis Cottington prenait la route de Madrid tandis que le plénipotentiaire espagnol, Don Carlos Coloma, de son côté, débarquait à Douvres, le 7 janvier 1630. Sans doute, fallut-il attendre le 15 novembre 1630 pour voir signer le traité scellant officiellement l'amitié entre les deux pays, il n'en restait pas moins patent que les bases de l'entente avaient été jetées, à force de dévouement et d'abnégation, par P.-P. Rubens, agissant comme simple agent diplomatique occasionnel et qui ne disposait même pas, pour faire triompher ses idées, du crédit moral que procure le titre d'ambassadeur.



Entrevue de Marie de Médicis  
et de son fils,  
par P.-P. Rubens.

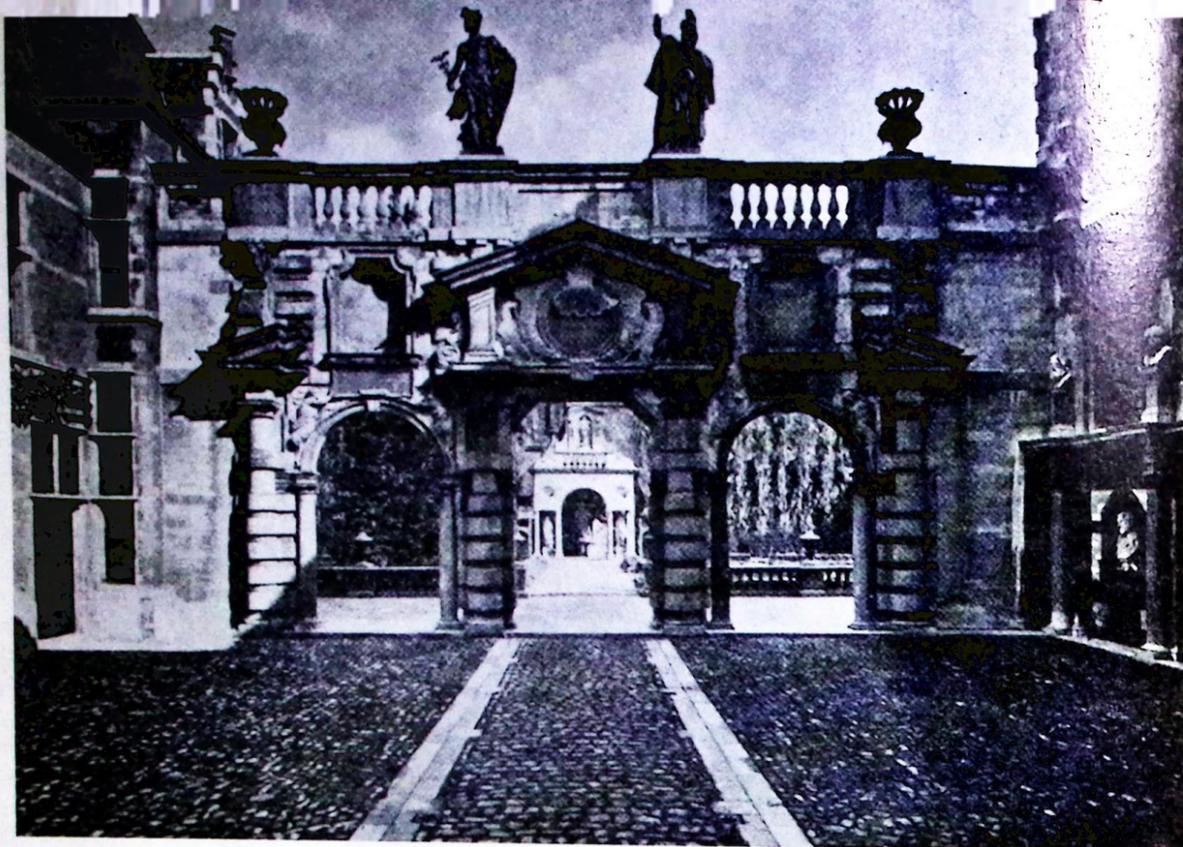
(Musée du Louvre, Paris.)  
(Photo : Braun.)

Promu chevalier par Charles I<sup>er</sup>, nanti par l'Université de Cambridge de l'enviable distinction de « Magister in Artibus », Pierre-Paul Rubens était en droit de rejoindre, le 23 mars 1630, la Cour de Bruxelles, conscient d'avoir accompli, sans défaillance comme sans compromission, le plus important comme le plus périlleux mandat de sa brève mais combien aventureuse carrière diplomatique.

C'est sur ce retour triomphal qu'on eût aimé voir s'achever cet épisode politique de la vie de l'artiste que trop de biographes, mal informés sur le tempérament foncièrement altruiste du maître, considèrent à tort comme un caprice, comme une passe, car les quelques missions de moindre envergure qu'il accepta encore, par la suite, plus nous semble-t-il, par déférence et respect vis-à-vis de l'Infante Isabelle que par enthousiasme spontané, n'ajoutèrent rien à son prestige de diplomate.

Repris dans les rets tendus par le démon de la peinture, se consumant d'amour pour la fraîche et exquise Hélène Fourment qu'il avait épousée en 1630, sentant aussi peser sur ses épaules le poids écrasant des ans, il aspirait déjà à une autre paix, faite de sérénité et de douceur. Néanmoins, en 1631, sur les instances pressantes de l'Infante, Rubens consentit à accueillir à Mons, Marie de Médicis, devenue indésirable en France, à la suite de ses dissensions avec son fils, le roi Louis XIII, jouet docile entre les mains expertes de Richelieu.

Durant le bref séjour que la reine-mère fit en Belgique, Rubens resta attaché à sa personne tant à la Cour de Bruxelles qu'à Anvers où il la guida personnellement dans la visite de son atelier et de ses collections poussant la complaisance jusqu'à lui octroyer un prêt d'argent sur gage.



ANVERS. — Maison de Rubens : Le portique vu de la cour intérieure.  
(Photo : A. A. Van Uffelen.)

Mû, sans doute, par un sentiment de gratitude, lié au souvenir de la somptueuse commande que l'ex-souveraine lui avait passée, quelques années auparavant, P.-P. Rubens se départit, pour la première fois, de cette prudence, de cette sagesse innée qui avaient dominé toute sa vie diplomatique et, se décourant subitement un tempérament belliqueux, étonnant chez ce pacifiste, par essence, il n'hésita pas à recommander à Olivarès de prendre ouvertement le parti de Marie de Médicis, de son fils Gaston d'Orléans, tombé lui aussi en disgrâce aux yeux du roi de France, et de quelques seigneurs émigrés, d'origine française, adversaires aussi farouches qu'hargneux de la politique astucieuse de Richelieu.

Cette explosion d'animosité fut, vraisemblablement, l'unique erreur psychologique de sa carrière diplomatique.

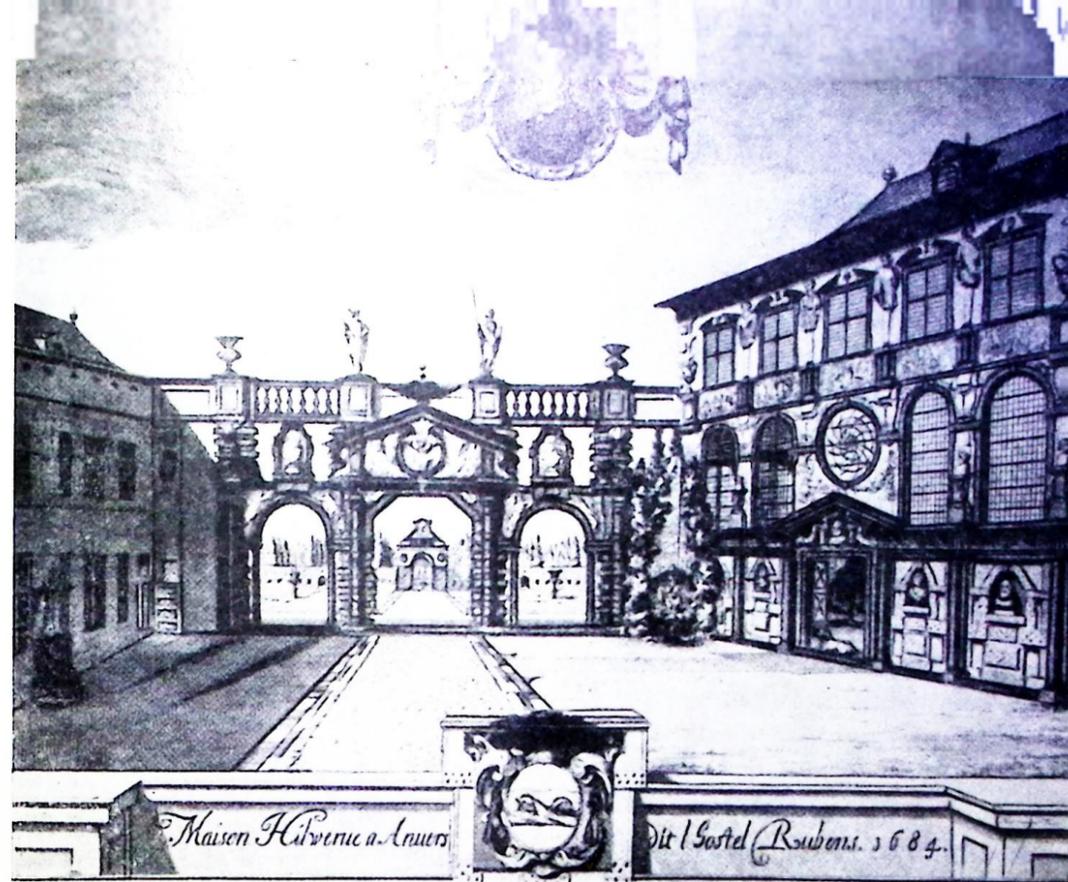
Au cours de l'ultime mission de quelque importance sur le plan européen qui lui fut dévolue, toujours à l'initiative de l'Infante Isabelle d'ailleurs, Rubens s'efforça, une dernière fois, de relancer les pourparlers à l'effet de stabiliser les rapports entre nos provinces et la Hollande, mais les dérobades du stathouder Frédéric-Henri, les basses intrigues et la perfidie de certains membres de la noblesse belge, jaloux de l'ascendant et du crédit de l'artiste, écœurèrent ce dernier à tel point qu'il supplia l'Infante de lui épargner à l'avenir toutes ces tracasseries en le déchargeant définitivement de toute fonction officielle. Ce fut, le cœur serré que l'Infante acquiesça à la requête de son protégé. Désormais, revenu à ses

premières amours, l'artiste put enfin goûter tant dans sa spacieuse résidence d'Anvers qu'à l'ombre tutélaire du Steen à Elewijt (qu'il avait acquis le 12 mai 1635), cette paix intérieure qu'il aurait tant aimé partager avec ses frères, les hommes, et qu'il avait si vaillamment défendue à la face d'un univers désaxé et déchiré par les convoitises effrénées de potentats sans scrupules.

#### L'EXPOSITION D'ELEWIJT ET SON EXCEPTIONNELLE PORTEE

C'est, précisément, ce cadre édénique du château du Steen, à Elewijt, sis au plein cœur de cette idyllique et combien capricieuse campagne brabançonne que notre titan, attentif aux moindres pulsations de cette glèbe luxuriante, ne se lassait pas de reproduire et dont la National Gallery de Londres garde, avec un soin jaloux, une des versions les plus justement célèbres, c'est ce cadre, enrichi par la délicate et discrète patine des siècles, ce cadre échappé comme par miracle aux poussées tentaculaires d'une civilisation mécanisée et industrialisée à outrance, que les organisateurs ont choisi pour exposer le thème vivant et éminemment culturel de la destinée sublime, presque pathétique de ce pèlerin infatigable de la paix, de ce messenger impavide de la concorde entre les hommes.

Thème exceptionnel par sa conception, enrichissant par ses développements, dont les visées culturelles n'hésitent pas à s'affirmer hautement et solennel-



La Maison de Rubens à Anvers. — La cour intérieure en 1684. — A l'arrière-plan : le Pavillon du Jardin.  
(Photo : Jean De Maeyer.)

nellement. Thème aussi dont la portée pédagogique n'échappera pas aux esprits avertis. Ignorée systématiquement par nos manuels scolaires, méconnue dédaigneusement par nos esthétisants, décriée sinon méjugée par nos historiens, bannie par nos critiques d'art, la vocation diplomatique de Pierre-Paul Rubens n'en constitue pas moins un épisode d'une indéniable importance dans notre histoire nationale.

En recréant cette atmosphère propice à l'étroite communion avec la civilisation, l'époque et, en un mot, avec tout le climat européen de l'épopée rubénienne, les organisateurs, dont l'entreprise audacieuse est, dès à présent, agréée par l'International Council of Museums, s'appuient sur cette conscience lucide de combler une grave lacune tout en contribuant pleinement à la révélation d'une page obscure mais glorieuse de l'histoire des peuples d'Occident.

Dans ce dessein supérieur, aucun effort ne sera épargné. De remarquables portraits d'hommes d'Etat avec lesquels Rubens s'entretint des affaires publiques, de superbes gravures, d'innombrables plans et cartes, des vues saisissantes des palais et des villes qui furent le théâtre des pourparlers de l'inégalable peintre, des lettres autographes de Rubens lui-même et de l'Archiduchesse Isabelle, composeront, avec une débauche d'autres documents, cette rutilante panoplie historique tout en lui conférant, par un agencement rationnel, un cachet saisissant de présence et d'authenticité.

Il serait, bien sûr, présomptueux et, d'ailleurs, hors de propos, de vouloir dresser, ici, l'inventaire intégral des imposants moyens qui seront mis en œuvre pour atteindre ce noble objectif. Signalons, toutefois, que l'obtention de nombreuses toiles célèbres provenant de collections publiques et privées, tant belges qu'étrangères, est déjà assurée tandis que d'autres non moins significatives font l'objet de démarches pressantes sur le point d'aboutir. Parmi les œuvres sélectionnées, épinglons, notamment, comme particulièrement dignes de retenir l'attention des touristes comme des artistes :

— Un portrait de l'Infante Isabelle par P.-P. Rubens, provenant de la collection de Lord Aldenham (Angleterre).

— Un portrait de Philippe IV par P.-P. Rubens du Kunsthau de Zurich (Suisse).

— Des dessins de la plume de P.-P. Rubens prêtés par l'Albertina de Vienne (Autriche).

— Une œuvre de P. Pontinus d'après P. P. Rubens, représentant Olivarès, en provenance du Musée Boymans-van Beuningen de Rotterdam (Pays-Bas).

— Un paysage de Van Stalbempt et Belcamp, figurant le château de Greenwich, avec, à l'avant-plan, le roi d'Angleterre Charles I<sup>er</sup> et ses ministres, appartenant au Kensington Palace de Londres (Angleterre).



Le salon du Steen à Elewijt.  
(Photo : Weemaels.)

— Un portrait de Spinola par P.-P. Rubens, en provenance du Herzog Ulrich Museum de Brunswick (Allemagne).

— Un tableau de Van Dijck : Le Marquis d'Aytona, du Musée de Vienne (Autriche).

— Un portrait de Marie de Médicis par P.-P. Rubens, du Victoria et Albert Museum de Londres (Angleterre).

— Un portrait miniature de Charles I<sup>er</sup> par Balthazar Gerbier.

— Une œuvre de Mierevelt : Sir Dudley Carleton, appartenant à Sir John-Carleton, Londres.

— Louis XIII, gravure d'après Rubens, par P. Soutman.

— Un dessin de P.-P. Rubens : Don Diego Mesia, marquis de Leganès de l'Albertina de Vienne et — triés parmi le considérable apport de nos musées nationaux :

— Les Archiducs Albert et Isabelle dans les jardins du Palais du Coudenberg, par J. Bruegel, prêté par la Maison de Rubens (Anvers).

— Frédéric-Henri par M. J. Van Mierevelt, provenant du Musée Royal des Beaux-Arts (Anvers).

— Du même musée : l'Arrivée de Marie de Médicis à Anvers — 4 août 1631, par M. Vroom.

Le prix de l'entrée générale à l'Exposition Rubens Diplomate a été fixé à 20 francs.

Ce montant est réduit à 10 francs, pour les enfants, étudiants et groupes ainsi que pour les membres de la Fédération touristique sur présentation de leur carte.



La porte monumentale en chêne du salon du Steen à Elewijt.  
(Photo : Weemaels.)

— Une page de titre avec explication manuscrite de Rubens, en provenance du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

— Une médaille (argent doré) frappée par Bloc à l'occasion du mariage des Archiducs Albert et Isabelle.

Ces quelques exemples, quoique choisis, éclectiquement, n'offrent qu'une vision bien imparfaite de la qualité et de la noblesse des œuvres qui seront exposées dans cet écrin incomparable que composent le manoir du Steen et son parc enchanteur. A ces légions de pèlerins qui viendront, entre le 1<sup>er</sup> juillet et le 15 septembre 1962 s'abreuver aux sources vivifiantes d'art et de jouvence du château du Steen, à Elewijt transformé, à cette fin, en temple rutilant de culture et d'humanisme, nous n'hésitons pas à recommander chaudement une visite approfondie de cette superbe Maison de Rubens à Anvers, si admirablement, si artistiquement restaurée où, tant dans l'atelier envoutant du maître que dans la quiète atmosphère du pavillon du jardin, bat toujours intensément le cœur de celui qui, avant d'être un grand artiste, fut surtout un grand européen.

Maurice-Alfred Duwaerts.

Secrétaire général de l'exposition « Rubens Diplomate ».

### Generalcar

organise au départ de Bruxelles (9 heures) une excursion d'un jour à Elewijt, en passant par Anvers et Malines, pour les 8 et 29 juillet et le 26 août.

Renseignements : 1, rue des Colonies, Bruxelles 1 (Tél. : 13.19.19).

## Une école qui se distingue :

# Les ARTS et MÉTIERS

## à NIVELLES

**P**ARCE qu'il convient de suivre le progrès, sinon de le devancer, l'Ecole Provinciale des Arts et Métiers, de Nivelles, a renouvelé complètement ses méthodes d'instruction.

Il suffit pour en juger de visiter les locaux modernes et fonctionnels, intelligemment équipés; voire d'assister à l'un des défilés périodiquement organisés par telle ou telle section de coupe et de couture, pour admettre que l'autorité de Mme Steigner, directrice de l'Institut, est particulièrement efficace et constructive.

C'est ainsi que, dernièrement, les autorités provinciales, les membres du corps enseignant et de la presse féminine ont eu l'occasion de suivre une présentation véritablement réussie.

Dans un cadre ingénieusement décoré de panneaux multicolores, illustrant la silhouette 1962, les élèves ont mis au point une collection étonnamment diverse et intéressante. Qu'il s'agisse de couture industrielle et par conséquent de vêtements réalisés en un temps record (soit 2 h 15 pour une veste réversible, ou 3 h 30 pour un manteau de pluie), ou qu'il soit question de couture artisanale, préparant les jeunes filles à un métier moins standardisé, les modèles étaient tous bien choisis et parfaitement exécutés. Sans omettre le choix des étoffes qui contribuait, lui aussi, à mettre en valeur les ouvrages présentés avec assurance et bonne grâce, par les professeurs devenus, pour la circonstance, mannequins bénévoles.

Il est d'autres critères encore pour définir la valeur de cet enseignement. Et le meilleur n'est-il pas la confiance accordée par la Province de Brabant à ses « pupilles » chargées d'exécuter les uniformes d'hôtesse de la Fédération Touristique ?

En rouge et noir, le tailleur de shetland et la blouse de jersey ont recueilli les suffrages unanimes de

Habillées de rouge et noir par les élèves de l'Ecole provinciale des Arts et Métiers, de Nivelles, les hôtesses de la Fédération Touristique du Brabant allient indiscutablement le charme et la distinction à l'élégance de leur uniforme.

l'assistance, séduite par la classe et l'esthétique de ces vêtements que complétaient élégamment un « melon » de paille, des gants, des escarpins et un sac de chevreau noir.

Terminons en félicitant les responsables de cet enseignement pratique et bien compris, dont les résultats méritent largement les appréciations flatteuses et les encouragements des spécialistes en la matière.

FRANÇOISE.



# Un long passé de bienfaisance révélé par des objets d'art

## *Le Musée de l'Assistance Publique de Bruxelles*

**D**E tous les musées de Bruxelles, celui organisé par la Commission d'Assistance publique de la capitale, dans les locaux de son administration centrale, rue Haute, 298a, est peut-être un des moins connus. Et cependant, tant par la qualité de ses œuvres que par l'évocation qu'il suggère du passé bruxellois, il mériterait d'être visité davantage par tous ceux qui se sont attachés à l'histoire de leur ville.

Il a paru intéressant d'y montrer au public les objets d'art dont le premier fonds, le plus important, lui est venu des anciennes institutions que gère la Commission, tant dans le domaine hospitalier que dans celui de la bienfaisance.

Ainsi, en effet, peut être mis en évidence la continuité de l'effort tenté depuis le Moyen Age pour lutter contre la maladie et la misère.

Mais de difficiles problèmes se sont posés aussitôt, étant donné les lourdes charges qui sont les siennes par ailleurs. Problèmes de locaux et problèmes de présentation devaient être résolus aux moindres frais. Le premier le fut tant bien que mal, en utilisant comme musée les salles de travail et certains des bureaux : c'est ce qui explique que le musée ne peut être accessible au public qu'à certains jours. Quant aux problèmes de présentation, ils purent trouver

une solution grâce à une intervention financière du Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, qui se situe dans le cadre de l'aide fournie par l'Etat aux musées ne disposant pas des fonds nécessaires à une bonne présentation de leurs œuvres d'art.

Pourquoi et comment ce fut à la Commission d'Assistance publique qu'échurent ces objets, il importe tout d'abord de le montrer et rien ne peut le faire avec plus de précision et de vérité qu'une vitrine contenant un choix de documents d'archives, une vingtaine environ, qui marquent, en même temps, comme autant de jalons, le long et difficile chemin suivi dans la voie des secours sociaux. La salle où siège la Commission était toute désignée à cet effet.

C'est tout d'abord une charte du duc de Brabant, Henri I<sup>er</sup>, de 1204, qui confère à l'hôpital Saint-Jean, créé depuis peu, le tonlieu du bois, c'est-à-dire le produit d'un impôt que le duc percevait sur le bois à Bruxelles (fig. 1). C'est aussi une donation en faveur des pauvres de Bruxelles en 1359, scellée par les sept tables du Saint-Esprit, institutions qui s'occupaient de la distribution des secours dans le cadre paroissial; c'est un privilège de Charles Quint pour l'Infirmerie du Béguinage Notre-Dame de la Vigne (1535) : ces trois documents évoquent la diversité des œuvres créées par la charité au Moyen Age. Vers



Fig. 1.

Charte d'Henri I<sup>er</sup>, duc de Brabant, en faveur de l'hôpital Saint-Jean de Bruxelles (1204).

Fig. 2.

Sceau de la Suprême Charité, créée par Charles Quint à Bruxelles en 1537.

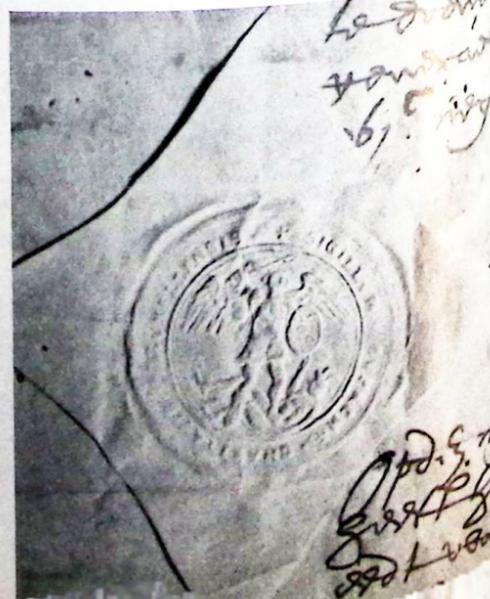


Fig. 3.

Les mambours de l'Infirmerie du Béguinage, entourant le Christ en croix, par G. De Craeyer.

le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle déjà était apparue la tendance à faire passer davantage toutes ces institutions sous l'autorité communale. La création par la ville en 1447 d'un contrôleur des comptes des hospices et, en 1448, la reconnaissance, par le pape Nicolas IV, du droit des autorités urbaines à nommer les administrateurs temporels de tous les établissements d'assistance, sont autant de preuves du rôle important de la ville dans ce domaine. Une coordination dans l'effort, une surveillance plus étroite et plus rigoureuse furent tentées par la première intervention générale de l'Etat sous Charles Quint et la création à Bruxelles, d'un organisme commun à toute la ville, destiné à superviser l'action de ces très nombreuses institutions : la Suprême Charité (1537), véritable ancêtre de l'actuelle Commission d'Assistance publique. La Suprême Charité est évoquée par un document scellé de son sceau, un des très rares exemplaires connus (fig. 2), ainsi que par la formule de serment des maîtres des Enfants trouvés, institution qui fut établie par elle. L'importante transformation administrative due à la Révolution française — transformation par laquelle toutes ces institutions furent rassemblées en une seule : la Commission des Hospices civils — est évoquée par la matrice de son sceau; celle-ci voisine avec le timbre du Conseil général des Hospices et Secours qui lui succéda et fut remplacé en 1925

Fig. 4.

La Force, tapisserie bruxelloise du XVIII<sup>e</sup> siècle.



par l'actuelle Commission. C'est également par son timbre qu'est représentée l'Ecole de Médecine, fondée en 1823, qui devait après la fondation de l'Université de Bruxelles, devenir la Faculté de Médecine. Les grandes constructions hospitalières sont représentées ici par la médaille commémorative de la création de l'Hospice de l'Infirmerie (1824), par le procès-verbal de la pose de la première pierre du second hôpital Saint-Jean au boulevard Botanique (1838), par la truelle ayant servi à cimenter les premières pierres de l'hôpital Saint-Pierre actuel, de l'Institut Eastman, des Instituts J. Bordet et P. Héger (1929-1935). Enfin d'émouvants documents concernant Pasteur (1886) rappellent un des grands progrès de la médecine au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le rôle des administrateurs des anciennes fondations est rappelé en outre, dans cette salle, autrement que par des documents d'archives et, notamment, par un vaste panneau, œuvre grave, digne et d'une vibrante sensibilité représentant les mambours de l'Infirmerie du Béguinage (fig 3). Ces mambours ou proviseurs étaient, comme dans la plupart des institutions bruxelloises de bienfaisance, choisis parmi des bourgeois des deux principaux groupes sociaux : les lignages et les métiers. Leur mandat était de 4 ans. Quels sont ces personnages représentés ici ? On ne le sait, aucune date ne figurant sur l'œuvre. On ne connaît pas non plus l'auteur du tableau. Faut-il en conserver l'attribution traditionnelle à Gaspard De Craeyer ? On n'est guère habitué à rencontrer chez cet artiste un style aussi sobre ni une composition presque classique par son horizontalité, pas plus que des visages aussi fouillés et rendus avec tant de sensibilité. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, aucune autre attribution ne s'imposant davantage, l'étiquette « De Craeyer » a été maintenue.

En plus de deux tapisseries bruxelloises du XVIII<sup>e</sup> siècle, offertes, dit-on, à l'hôpital Saint-Jean par la comtesse de Flandre, bisaïeule de notre souverain



Fig. 5.  
Objets d'orfèvrerie au  
poinçon de Bruxelles,  
donnés vers 1783 à l'hô-  
pital Saint-Jean par la  
famille de Mérode.

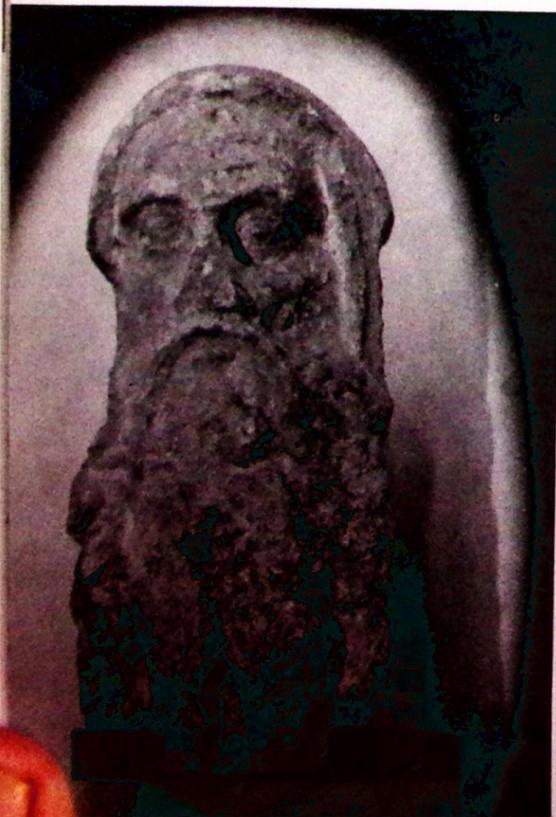


Fig. 6.  
Tête en pierre  
du XIV<sup>e</sup> siècle.

Fig. 7.  
Christ en bois  
du XIV<sup>e</sup> siècle.



Fig. 8.  
Retable sculpté, avec volets peints, marqué au maillet  
de Bruxelles. — Christ du XV<sup>e</sup> siècle.



Fig. 9.  
Vierge de douleur,  
par Pasquier  
Borremans.

Fig. 10.  
Un aspect de la salle du Moyen Age.





Fig. 11.  
Polyptyque de la Dormition de la Vierge; volets extérieurs; 1520, par Bernard Van Orley.

jestueuse tête d'homme, barbue, qui pourrait provenir d'une porte des anciens remparts de la ville de Bruxelles (1365) (fig. 6), l'autre en bois, un Christ, de forme assez trapue, d'une sculpture émouvante dans son réalisme, malgré ses mutilations (fig. 7).

C'est encore par la sculpture qu'est représenté ici le siècle suivant tant il est vrai que Bruxelles au XV<sup>e</sup> siècle fut un foyer intense d'art du bois; un Christ en croix (fig. 8), à la polychromie presque entièrement conservée et dont la forme élégante contraste singulièrement avec celui dont nous venons

de parler; un pittoresque retable sculpté, marqué au maillet de Bruxelles, dont les volets peints de belle qualité, reproduisent les traits du donateur, un prêtre du nom de Jean, probablement curé de l'hôpital à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.



Fig. 12.

Navette (Anvers, 1531, argent); chrysmatoire en argent; mortier (bronze, 1496).

actuel (fig. 4), cette salle a été ornée de vitrines où sont conservées nombre de pièces d'orfèvrerie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles données, pour la plupart, à l'hôpital Saint-Jean. Ces objets ont été répartis en quatre vitrines dans lesquelles sont distingués les ouvrages sortis des ateliers bruxellois de ceux produits dans les autres villes. L'une d'elles (fig. 5) pourrait s'intituler vitrine de Mérode car toutes les pièces y sont marquées: « MERODE AEN DE SÛSTERS V/AN/S/INT/I/ANS/G/ASTHUYTS ». Quand fut faite cette importante donation? Certainement après 1769, date des grands chandeliers triangulaires portant, ainsi que les autres pièces de cette vitrine, les différents poinçons de Bruxelles. Or, comme quelques-unes de ces pièces avaient appartenu précédemment soit à la chartreuse de Scheut, soit au couvent de Saint-Pierre, supprimés tous deux par Joseph II en 1783, on peut en déduire qu'elles n'ont pu sortir de ces maisons qu'après cette date. La famille de Mérode aurait ainsi offert à l'hôpital Saint-Jean, pour les besoins de son culte, diverses pièces, mises en vente à la suite de la suppression des couvents.

Ainsi donc on ne trouve dans cette salle que des œuvres d'art issues de l'esthétique baroque des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Très différente est la salle voisine réservée, elle au Moyen Age et aux premiers temps de la Renaissance.

Du XIV<sup>e</sup> siècle, tout d'abord, sont deux sculptures, malheureusement mutilées: l'une en pierre, ma-

D'inspiration purement gothique est une Vierge de douleur en chêne (fig. 9) qui ne garde de sa peinture primitive que quelques fragments d'or et de bleu. Marquée également au maillet de Bruxelles, c'est une œuvre d'une sensibilité émouvante, d'une rare qualité d'exécution. C'est à cette œuvre, provenant de l'ancienne léproserie Saint-Pierre, que se rapporte très vraisemblablement la mention suivante, figurant dans le compte de 1522-1523 de cette institution: « Item, betaelt Paesschier Borremans van eender tabernaculen van Onsen Liever Vrouwen te snyderne met Onser Liever Vrouwen beelde, mits vier stuvers den gesellen drinckgelde gegeven, tsamen... iiii lb. XVI sc. gr. », c'est-à-dire: « Item, payé à Pasquier Borremans pour sculpter la niche de Notre-Dame avec la statue de Notre-Dame, ainsi que 4 sous pour donner en pourboire à son apprenti, ensemble... 4 livres, 16 sous de gros ». Cette sculpture est digne en tout point d'être rattachée à l'œuvre du grand artiste bruxellois.

Mais elle montre aussi combien fortes étaient les traditions gothiques à Bruxelles au XVI<sup>e</sup> siècle.

A peu près contemporain (1520), est le polyptyque de Bernard van Orley (fig. 10), provenant de l'ancienne Infirmerie du Béguinage. Il représente les divers épisodes de la vie de la Vierge entourant la Dormition. Les volets extérieurs (fig. 11) sont occupés par une messe de saint Grégoire, et les portraits des deux donatrices. C'est sur le cadre, au bas du retable fermé que se trouve la date: « ITEM GHEMACHT ANNO /X/VcXX, DEN XI DACH AUGUSTI » (c'est-à-dire: De même, fait l'an 1520, le 11 août), suivie d'une marque. Cette inscription ainsi que les deux saintes qui accompagnent les donatrices: sainte Catherine et sainte Gertrude, ont permis de retrouver dans les comptes de l'Infirmerie, conservés dans les Archives de la Commission, le nom des deux béguines Catherine Smeets, maîtresse de l'Infirmerie, et Gertrude Suetocx, caviste de la même institution. Bien qu'aucune signature n'accompagne

Fig. 13.  
Vierge à l'Enfant (Ecole de Roger Van der Weyden); Secrétaire en ébène, écaille et bronze du XVII<sup>e</sup> siècle.



la date, il faut cependant attribuer ce polyptyque à Bernard van Orley. La confrontation avec les compositions très mouvementées que l'on connaît de ce peintre déroutent cependant. Mais c'est là, chez ce maître une seconde manière, qui a succédé à une première, très différente et beaucoup plus traditionnelle. Une autre œuvre de cette période existe: c'est un panneau, de 1517, conservé à Turin et qui provient de la chartreuse de Furnes. Les deux panneaux présentent d'étonnantes similitudes de style et de coloris.

De tendances plus influencées par la Renaissance est un triptyque peint sur bois représentant le Christ bafoué et qui, longtemps attribué à Martin van Heemskerke, paraît se rattacher plutôt à la production du peintre verrier anversois Thierry Felaert (1511-1540).

Dans une petite vitrine (fig. 12) sont présentées trois pièces contemporaines de tout cet ensemble artistique: un mortier en bronze de 1496, une navette en argent de 1531, poinçonnée à Anvers (une des



Fig. 14.

*Christ bafoué,*  
par Mathias Stomer.

surmonte une banquette de style Directoire, dont il sera question encore ci-après.

Dans la galerie enfin sont groupées, en ce moment, des œuvres dues aux libéralités faites depuis cinquante ans au Conseil Général des Hospices et Secours et à la Commission d'Assistance publique.

C'est d'abord, provenant du legs Clément, un vigoureux Gilsoul, une paire de jolies cruches en Delft du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'un grand brûle-parfum, bronze chinois du XIX<sup>e</sup> qui avait été offert aux époux Clément par Raoul Warocqué.

Le legs de Mme Francis Lauters rappelle surtout la production du graveur bien connu Paul Lauters, grand-oncle de son mari : dessins, gravures teintées ou non, livres illustrés et surtout un portrait de l'artiste par André Hennebicq.

Le legs Van Langenhove-Canler, enfin, est un des plus intéressants qu'ait reçu la Commission d'Assistance publique de Bruxelles, en fait d'objets de valeur. Une place spéciale doit être faite au médaillon, sculpté en 1810, par Charles Canler et représentant le peintre tournaisien Piat Sauvage, lequel collabora à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la décoration du château de Rambouillet et d'autres résidences de la cour de France. C'est par l'intermédiaire de Charles Canler, sans doute, qu'entrèrent dans la famille plusieurs

meubles dus à des ébénistes parisiens de cette époque, notamment les banquettes et six chaises portant les-tampille de Claude Chapuis signalées ci-dessus (fig. 14), une délicieuse petite commode de 1770 environ en bois de placage et marqueterie, à deux tiroirs et six pieds (qui s'aperçoit sur la fig. 15), caractéristique de l'époque de transition entre le style Louis XV et aux lignes courbes, et la ligne droite qui devait triompher du règne de Louis XVI jusqu'à l'Empire. Enfin une dizaine de tapis du Caucase méritent de retenir l'attention : nous nous bornerons à citer ici un très beau Karabagh aux bleus indigos profonds, daté de l'année de l'Hégire 1297 (1879), ainsi qu'un Talysch aussi original par son dessin géométrique en oblique que par ses rouges d'une nuance très rare.

plus anciennes pièces connues de cette ville); et un chrismatouire tourelle, en argent également, surmonté d'une sphère et d'une croix patée plate, forme qui dénote l'ancienneté de cet objet qu'aucun poinçon ne permet de dater avec précision.

Dans une plus petite salle enfin, l'on n'a plus cherché à créer des ensembles chronologiquement et esthétiquement homogènes : tableaux et meubles, d'époques et de style très différents, voisinent avec fantaisie (fig. 13) : dans un coin, une Vierge de l'école de Van der Weyden, un cabinet d'écaïlle orné d'ivoire et de bronze, du XVII<sup>e</sup> siècle, un tabouret Restauration; ailleurs (fig. 14), un beau Christ bafoué, œuvre du caravagiste Mathias Stomer (1620-1650),

Le grand tableau, qui sur cette même fig. 15 se voit au fond du couloir, a pour sujet Moïse et Aaron récoltant la Manne Céleste ». Il fut offert en 1957 par Romain van den Bruggen et peut être rattaché à l'atelier de Philippe de Champaigne. Certains caractères permettent même de situer l'œuvre dans l'ensemble de la production de cet artiste, bruxellois d'origine, mais qui fit toute sa carrière à Paris : la composition générale, qui n'est pas encore rigoureusement horizontale comme ce sera le cas des toiles de Philippe de Champaigne après 1640, une influence discrète mais perceptible de Simon Vouët qui se manifesta seulement entre 1637-1638, nous ramènent à

un moment de sa carrière où sa vogue s'étant brusquement affirmée, grâce surtout à la protection du cardinal de Richelieu, Philippe fit travailler dans son atelier de nombreux élèves. La « Manne Céleste » présentée ici pourrait donc être une œuvre due à la fois au maître et à un de ses élèves.

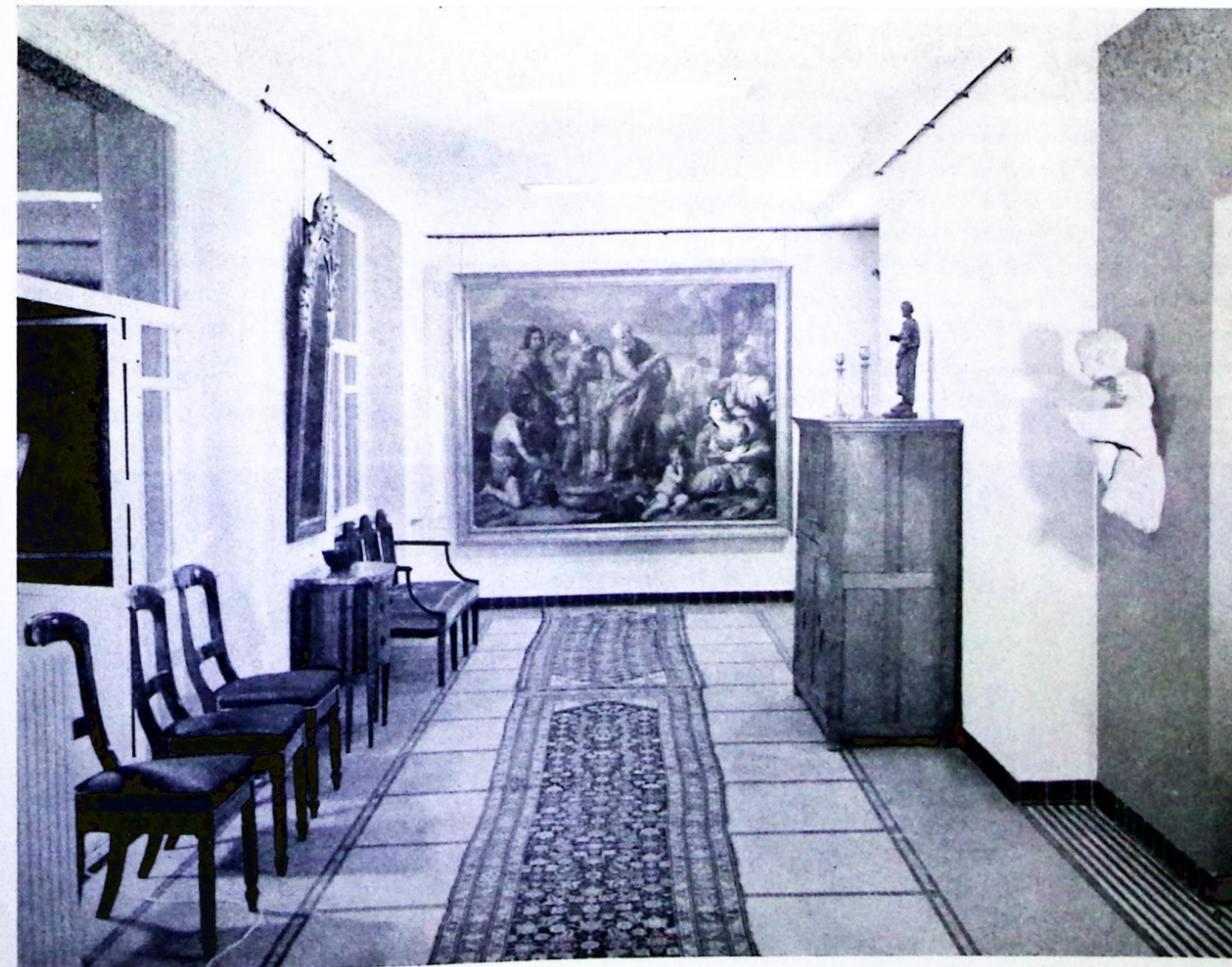
Fruit de multiples générosités, anciennes ou récentes, le musée de l'Assistance publique de Bruxelles résume donc le long passé d'une administration consacrée, sans réserve, depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, au même but de bienfaisance.

A.-M. BONENFANT-FEYTMANS.

Fig. 15.

*Un aspect de la galerie :*

*Au fond : Atelier de Philippe de Champaigne : La Manne Céleste.  
A gauche : Commode en bois de placage (vers 1770).*



# LE CAILLOU

Quartier général  
de  
NAPOLÉON à



ATERLOO

**L**E Brabant offre maintes possibilités de joindre le plaisir des promenades touristiques à l'intérêt des pèlerinages historiques. Peut-on citer meilleur exemple que le champ de bataille de Waterloo qui prodigue l'accueil d'harmonieux paysages en même temps que l'émouvante évocation de ce 18 juin 1815 qui vit la fin de l'épopée napoléonienne ?

Parmi les plaines dont les molles ondulations s'infléchissent vers l'horizon et qui recèlent le charme d'une bucolique sérénité, ceux que tentent les étapes de l'un des plus grands drames de l'Histoire peuvent errer avec la certitude de rencontrer à chaque pas d'éloquents vestiges. Au cœur même de la commune de Waterloo, c'est l'ancien relais de poste dans lequel Wellington veilla avant la journée décisive, où, après le combat, il mesura l'étendue de sa

victoire. C'est, plus loin, la ferme de Mont-Saint-Jean, qui servit d'ambulance aux Anglais, puis le carrefour de la route de Bruxelles et de l'ancien chemin creux d'Ohain où le duc de Fer se tint pendant la terrible journée. Trois monuments s'érigent là, l'un dédié à la mémoire du lieutenant Gordon, aide de camp de Wellington, l'autre commémorant le souvenir des Hanovriens qui combattirent en cet endroit, le troisième honorant les Belges qui, ayant prêté serment au nouveau roi des Pays-Bas, surent courageusement rester fidèles à la parole donnée. Non loin, c'est la butte du Lion d'où l'on découvre, sur la droite, le bouquet d'arbres entourant les ruines hallucinantes d'Hougoumont. En reprenant la chaus-

*La Ferme du Caillou.*



LE CAILLOU. — Un coin du musée consacré à Hougoumont.  
(Photo : Sentroul.)

sée de Charleroi, on passe devant la ferme de la Haie-Sainte, témoin d'âpres combats et dont les murs firent écho aux charges désespérées menées par le maréchal Ney. Plus haut se dresse la Belle-Alliance devant laquelle, le soir, devaient se rencontrer Wellington et Blücher se saluant mutuellement vainqueurs.

En suivant la route, après avoir dépassé la haute colonne consacrée à Victor Hugo et aux écrivains qui évoquèrent et célébrèrent Waterloo, après un arrêt devant l'Aigle blessé qui glorifie l'héroïque et suprême résistance du dernier carré de la Garde impériale, au-delà du hameau de Maison-du-Roi, on découvre une solide et antique bâtisse dressant ses murs blancs parmi les frondaisons des arbres. C'est la ferme du Caillou, haut lieu de Waterloo puisqu'elle abrita les 17 et 18 juin le quartier général de Napoléon.

\*\*\*

Cette ferme opulente appartenait au sieur Henry Boncquéau. Dans la journée du 17, il l'avait aban-

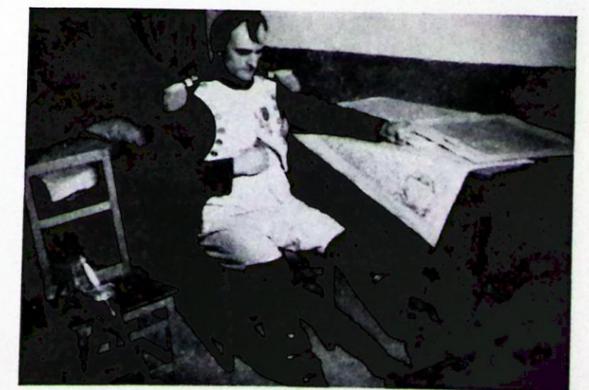
donnée, inquiet par les troupes anglaises et hollando-belges qui battaient en retraite des Quatre-Bras vers Mont-Saint-Jean. A la fin de l'après-midi, Napoléon, à cheval, trempé par les averse orageuses, était passé sur la route, harcelant l'ennemi. Ayant vu les Anglais prendre position et assuré de pouvoir les combattre le lendemain, il était remonté vers le Caillou, à 8 heures du soir. Le corps de logis hâtivement aménagé pour le recevoir se composait de trois pièces, au rez-de-chaussée, à gauche de l'entrée, l'une d'elles étant salle à manger, une autre réservée aux officiers de service. Dans la chambre de l'Empereur le mobilier de campagne était installé : fauteuil pliant, lavabo portatif, table, lit de camp. Les cartes étaient dépliées et des bûches flambaient dans l'âtre.

La pluie persévérante ne cessait de crépiter sur les carreaux des deux fenêtres donnant sur la route et sur le verger. Dans celui-ci campait le 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Chasseurs à pied de la Garde veillant sur le quartier impérial. Sur la route, à la lueur des torches, parmi les cris, les appels, les commandements défilaient les unités gagnant leurs positions de combat. Dans l'autre aile du bâtiment, à droite, constituée par une bergerie et une grange, le baron Larrey veillait déjà à l'installation d'une ambulance. Partout, dans les greniers, dans la cour c'était l'affairement des officiers d'état-major, des aides de camp, de l'innombrable personnel du quartier général...

Napoléon qui n'a cessé de chevaucher est las. Il se couche mais reçoit continuellement des estafettes et expédie des ordres. Entre 4 et 5 heures du matin, il dicte son ordre de bataille. Dans la matinée, penché

*A la ferme du Caillou, dans la soirée du 17 juin 1815, l'Empereur médite et prépare le plan de sa dernière bataille.*

(Photo : Ooms.)



sur les cartes, entouré de son frère Jérôme, du duc de Dalmatie, du maréchal Ney, des généraux Reille, Drouot, il expose son plan. Il est sûr de la victoire. « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous et point dix contre... Si mes ordres sont bien exécutés nous coucherons ce soir à Bruxelles... » Le fermier Boucquéau qui est revenu le voit, arpentant la chambre, le chapeau « vieux et roux enfoncé sur la tête. » Enfin, il sort et monte à cheval. A onze heures et demie le canon tonne.

Dans l'après-midi, tout à coup, le flot des fuyards dépasse le Caillou. Dans la cohue, tandis que la nuit tombe, Napoléon vaincu passe, allant vers Genappe, prenant la route de Charleroi, première étape du calvaire qui le mènera à Sainte-Hélène.

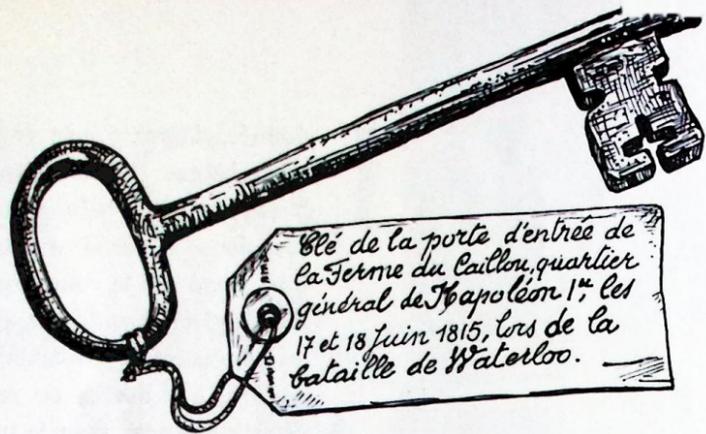
Le matin du 19, les Prussiens pillent le Caillou et mettent le feu au bâtiment abritant l'ambulance. Des blessés français sont brûlés vifs. L'incendie détruit l'aile droite mais épargne celle qui abrita l'Empereur pendant sa dernière nuit de chef d'armée.

\* \* \*

Après avoir connu des fortunes diverses, tour à tour relais, auberge, demeure de campagne, la ferme du



La ferme-château d'Hougoumont d'après un dessin du XIX<sup>e</sup> siècle.



Régulièrement, les clés des portes du Musée ont été enlevées par les visiteurs à titre de souvenir...

D'importantes et précieuses collections y furent réunies, souvenirs du champ de bataille et reliques impériales. C'est ainsi que l'on peut y voir notamment la lettre par laquelle Napoléon annonça l'entrée en campagne au prince Joseph, sa lunette de guerre, le chapeau qu'il porta à Sainte-Hélène, la flamme de trompette de son escorte ramassée sur le champ de bataille par le général Drouot, la maquette de sa statue qui s'élève dans la cour d'honneur des Invalides, le sabre de Cambronne, le bicorne du prince Jérôme. De tous ces objets, de tous ces documents, armes, plans, autographes, portraits, sculptures, estampes, tableaux se dégage la plus impressionnante des leçons d'histoire. Le visiteur peut évoquer les fantômes de tous ceux qui vécurent dans ces murs la dernière nuit de l'Empire, et à ses yeux se révèle la tragédie du 18 juin 1815 qui, dans ce quartier impérial et dans ces plaines, changea en un jour le destin de l'Europe.

Théo FLEISCHMAN.

(1) Le musée du Caillou est situé sur Vieux-Genappe, sur la route de Bruxelles à Charleroi, à 20 km de la capitale, 40 minutes en autobus (départ gare du Midi, place de la Constitution). Parking gratuit — ouvert toute l'année, de 9 à 19 heures. Entrée : 15 F; groupes, 10 F; groupes scolaires, 5 F.

Caillou fut acquise en 1950 et définitivement sauvegardée par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes. Un arrêté royal la classa monument historique. Les chambres occupées par Napoléon rétablies dans leur état primitif furent converties en musée, le seul musée napoléonien de Belgique. (1)

## VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

POURSUIVONS nos visites aux artistes et artisans qui travaillent le métal. Nous avons interrogé, pour un précédent numéro de « BRABANT », les spécialistes de l'émaillage des métaux. Ce mois-ci, nous vous conduisons chez quatre artistes qui se sont spécialisés dans la création de bijoux. Parmi eux, nous retrouverons des émailleurs, bien sûr, mais leur effort porte principalement sur le domaine attrayant de la bijouterie. C'est pourquoi nous les avons groupés ici, avant de nous consacrer prochainement à ceux pour qui l'art suprême est la ferronnerie.

### CUIVRE, ARGENT, OR, ÉMAUX ET PIERRES



### QUE CES MAINS TRANSFORMENT EN BIJOUX

« Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on voit que l'usage d'objets artistiques en or ou en argent reste le privilège des classes possédantes. Mais la mécanisation et le développement de l'industrie ont permis à un plus grand nombre, même parmi la classe ouvrière, d'acquérir des objets en métal précieux. La rapide extension du pouvoir d'achat a pris le bijoutier au dépourvu, par manque de formation dans cette production nouvelle. »

Mies DE WILDE.

Enquête menée par Robert GOFFAUX.

Les photos des artistes sont de l'auteur.

*Une formule plus « barbare » que celle des bijoux nordiques*



« CLEM », c'est le titre d'un livre qui fut primé en décembre dernier à Paris. La femme de notre Clem avait acheté dès sa sortie de presse ce roman d'Henry Muller... pour y découvrir un quelconque rapport entre son Clem et l'autre. Il n'y en avait pas, sinon que, dans le livre, il s'agit du diminutif de Clémentine et, dans la vie et depuis fort longtemps, du diminutif de Clément. Notre Clem a 30 ans, il a le cheveu blond roux comme sa moustache d'ailleurs et c'est un garçon d'une très grande spontanéité. C'est du moins l'impression que j'ai recueillie lorsque j'ai bavardé avec lui, dans son « Echoppe de Poche » de la Galerie du Centre, en plein cœur de Bruxelles.

— Cette boutique, me dit-il, est l'aboutissement d'une vie de bâton de chaise, en somme. J'étais entré à l'Aca, par goût. J'y suis resté quatre années en étant passé à peu près par tous les ateliers. J'en suis sorti diplômé en 1953. Puis je me suis lancé dans différentes directions, un peu tête baissée : décoration d'intérieurs, travail d'antiquaire et même stands pour foires commerciales. De 1956 à 1960, j'ai été de camp en camp pour le « Club Méditerranée », faisant différents travaux d'aménagement et de décoration. Mais c'est une formule nomade qui m'a finalement fatigué. Je suis rentré ici. Mon père étant décorateur de théâtre, j'ai pu « raccrocher » avec lui et, pendant un an, j'ai travaillé entre autres pour la T.V. flamande. Dans les camps, au cours de ces voyages, j'avais fait du bricolage : des petits personnages, des sujets réalisés sur des galets naturels de formes cocasses sur lesquels je greffais des ossatures de laiton; de la gravure sur cuivre; des pendentifs pour les filles, dans un style opposé au côté « exportation de Tahiti » de ces parures d'été.

— C'est ainsi que vous en êtes arrivé à cette formule-ci ?

— Oui. Willy Cox et moi avons pensé que nous pourrions essayer de refaire des objets de ce genre dans une formule plus « barbare » que celle des bijoux suédois. Notre intention était de les fabriquer et d'en faire la représentation nous-mêmes. Et puis, nous avons vu cette petite vitrine à louer dans la Galerie du Centre. L'aventure a commencé en 1961 dans ce mouchoir de poche. Mais il s'avéra bientôt impossible d'en vivre à deux. Willy, qui avait charge de famille, dut trouver autre chose. C'est pourquoi, à l'heure actuelle, je suis seul ici...

— Parlons du bijou « barbare »...

— Dans cette qualité de « barbare », c'est la facture du matériau qui intervient, m'explique Clem. Le bijou de la haute antiquité avait une allure folle mais un côté hésitant, gauche. Par contre, l'art suédois actuel, inspiré des formes primaires, montre une maîtrise beaucoup plus grande, maîtrise due en grande partie à la possibilité d'exploiter et de placer ce genre de production dans le pays même, et qui a, en général, comme conséquence une impression de fini. Personnellement, ajoute Clem, j'ai plus de sympathie pour le manque de finition qui rend l'objet plus naturel. Un joaillier peut copier un bijou de facture nordique grâce à son métier, mais il lui est très difficile de réaliser quelque chose qui, pour lui, serait d'une imperfection flagrante. Pour moi, c'est ce côté « barbare » qui apporte joies et surprises. Il ne faut pas oublier non plus que, depuis que le monde est monde, on n'a pas beaucoup inventé : on en revient à des formes précolombiennes, grecques, turques, égyptiennes et même assyriennes, le tout traduit sous une optique contemporaine.

— Comment travaillez-vous ?

— Je fais une série de croquis de pièces à réaliser, j'en fabrique les différents morceaux à l'atelier et je les assemble ici. Mais il m'arrive souvent de réaliser des pièces dues surtout au hasard, selon ce qui reste sur l'établi.

— Il y a donc chez vous une spontanéité, créatrice d'improvisation perpétuelle ?

— Sans aucun doute et je ne suis jamais embarrassé dans ce que j'ai besoin de créer, affirme Clem. Je ne suis pas un besogneux, je n'hésite pas longtemps... tout en me montrant exigeant quant à la qualité de l'objet. Cependant, je crois que le fait de chercher la perfection nuit. Je me fais un point d'honneur de ne faire un objet vraiment qu'à un seul exemplaire et d'aller toujours vers des idées nouvelles.

— Quelle est la base de votre travail ?

— Le cuivre jaune ou laiton, le cuivre naturel avec certaines patines telles que le brunissage par voie chimique. Initialement, je ne faisais que des émaux, puis, petit à petit, j'ai dépouillé les pièces pour en arriver au métal nu. Pour la décoration des pièces, je mettrais n'importe quoi du moment que ce quelque chose est beau en soi : boules de bois, une clé... ou même — pourquoi pas ? — un ouvre-bouteille ! Il y en a de fort jolis !

— Et l'avenir, Clem, comment le voyez-vous ?

— J'aimerais retourner à la décoration d'intérieurs en bénéficiant de l'évolution que j'ai subie en fabriquant mes bijoux. Mais, cela, c'est un rêve...

... Un rêve auquel je laisse le gentil Clem, le Clem spontané, le Clem en perpétuelle improvisation...

*A bas la pierre synthétique ! Vive la pierre naturelle !*



LORSQUE vous venez de la pittoresque place communale de Grand-Bigard, la première maison que vous rencontrez, immédiatement après la ferme du château, c'est celle de l'orfèvre Mies De Wilde, un grand Flamand très accueillant, très simple, respirant la santé et la force. Il est âgé de 30 ans et est marié à une jeune Hollandaise qui a de l'or tout plein les cheveux — qu'elle porte gracieusement en queue de cheval grâce à une sorte de rond à épingle en argent signé... Mies De Wilde ! Ils ont deux enfants et habitent ici, 11, rue Van Beveren, depuis deux ans. Leur vaste maison toute blanche, largement ouverte à la lumière et à la nature, n'est cependant pas encore terminée. Lui y travaillait encore lorsque je me suis présenté au bout de l'allée. Il lui a suffi d'enlever son cache-poussière et ses bottes pour redevenir l'orfèvre que je venais voir.

Il me reçoit avec sa femme — qui est sa collaboratrice à l'atelier où elle fait principalement les chaînes en argent des colliers et des pendentifs — dans leur living admirablement composé, au milieu des pépiements de deux perruches qui vivent dans une cage faite sommairement d'un simple rouleau de grillage rejoignant presque le plafond de paillon.

— Comment êtes-vous venu à l'orfèvrerie ?

— J'avais fait l'Ecole technique des Métiers d'Art à Anvers, pendant trois années; puis les Arts et Métiers de Bruxelles. Après quoi, j'ai encore suivi des cours à Saint-Luc.

Puis il me raconte avec une certaine émotion que sa mère était modiste à Alost.

— Jour et nuit, j'ai vu des créations qui sortaient de ses mains. Et c'est tout normalement que j'ai suivi moi-même cette voie de la création artistique. Vers 10 ou 11 ans, j'ai fabriqué des marionnettes avec d'autres jeunes garçons qui, plus tard, se sont égale-

ment intéressés aux arts, tels que le sculpteur Reinhout D'haese.

Pendant que Mme De Wilde me montre une de ces marionnettes conservée pieusement, son mari va chercher deux boîtes en carton qu'il ouvre pour en sortir successivement des broches, des pendentifs, des colliers, des bracelets, des boutons de manchettes en argent, des bagues en or, le tout parsemé de pierres naturelles en tous genres, car Mies De Wilde en utilise beaucoup dans la fabrication de ses pièces d'orfèvrerie. Au fur et à mesure, il me parle de ses idées sur son métier, idées que je reproduis ici au fil de la plume :

FORME : sous l'impulsion des pays scandinaves et sous l'influence d'une architecture et d'une sculpture plus pures et plus sobres de la forme stylisée, une évolution s'est manifestée également dans le domaine de la bijouterie-orfèvrerie. L'influence bien-faisante de cette tendance ne se fait pas uniquement sentir pour les bijoux, mais également pour le style des objets d'usage courant. Les objets qui nous entourent changent de forme, les bijoux sont, eux aussi, devenus plus simples de ligne et de forme. L'ornementation excessive disparaît, le seul décor demeure une forme pure et des proportions harmonieuses.

PIERRES : on remplace les pierres synthétiques par des pierres précieuses de couleur, dont le charme est indéniable. Mais pourquoi travailler du métal précieux pour en faire un bijou et y sertir ensuite... quelque pierre synthétique ? On pourrait admettre que le bijoutier utilisât des pierres synthétiques pour des raisons d'économie, si le choix des pierres de joaillerie se limitait au brillant, au saphir, au rubis et à l'émeraude. Mais le choix est bien plus grand ! On se doute trop peu chez nous de l'existence de toute une gamme de pierres de couleurs naturelles telles que le grenat, la jaspe, l'aventurine, la tourmaline, les quartz, etc. On parle de « rubis et de saphirs synthétiques », sans se douter que, de cette manière, on diminue la valeur des pierres véritables en utilisant leur nom pour une contrefaçon. Non seulement l'acceptation de ce terme, mais l'usage même de pierres synthétiques doit être considéré comme anormal.

LES TENDANCES NOUVELLES EN BELGIQUE : la plupart des professeurs de nos écoles les plus connues n'éprouvent aucun intérêt pour les tendances nouvelles qui, en Scandinavie, en Allemagne et en Suisse, ont déjà conquis complètement leur droit de cité. C'est pourquoi il est urgent de consacrer dans nos écoles professionnelles plus d'attention à un enseignement du dessin et à une étude des formes plus directement axés sur le caractère de la civilisation actuelle et sur le tempérament individuel de l'élève.

Mies De Wilde me fait visiter son atelier : il m'y montre ses collections de pierres et les travaux qu'il est occupé à préparer.

— Nous pouvons nous réjouir, dans notre pays, d'un beau développement de certaines industries d'art, telles que la céramique et l'art du vitrail, sans oublier le tissage. Pourquoi faut-il donc que nous continuions à sertir des pierres synthétiques dans des nœuds, des bracelets ou des petites bagues puérils ou boursoufflés ?

# ODETTE RIVIÈRE

*réalise la collaboration étroite entre la robe et le bijou*



**A**VEC quelle émotion ne franchit-on pas le seuil de cette maison déroutante qu'habite Odette Rivière et son mari, dans l'une des rues les plus

surprenantes de Schaerbeek... et de Saint-Josse (elle se trouve à cheval sur les deux communes et a conservé un aspect de ruelle de village), la Petite Rue des Secours ! Pourquoi ? Parce que c'est ici que le poète Emile Verhaeren venait chercher sa chère Marthe, sa fiancée, qui recevait des cours d'un peintre dont le souvenir est aujourd'hui effacé : Blancgarin, très en vogue en son temps et qui eut des élèves nommés Rik Wouters et Evenepoel.

Verhaeren parle, dans ses souvenirs, de l'atelier du 3, Petite Rue des Secours, qu'occupe aujourd'hui un couple bien sympathique qui me reçoit dans un esprit familial dans une sorte de jardin suspendu inondé de soleil. C'est d'abord Odette Rivière, 35 ans, qui parle, puis une sorte de dialogue confiant s'instaure entre les époux près de la voiture où dort une toute petite fille... et je n'ai plus qu'à enregistrer.

ELLE. — A chaque fois que je pense « émail », je pense surtout en bijouterie. Mes bijoux, j'essaye de les faire les plus simples possibles pour la forme. Les couleurs ne doivent pas être nécessairement voyantes. J'utilise surtout des tons gris et noirs. C'est d'ailleurs un jeu assez subtil que de faire alterner l'opaque et le transparent.

LUI. — De toutes façons, chez toi, c'est toujours un prétexte à réaliser un jeu de couleurs, que ce soit pour des bijoux, des bols, des plateaux, des dessous de bouteilles. Il y a aussi chez toi un grand attrait pour la conjugaison de différents matériaux : émaux et bois, émaux et ardoise, émaux et rotin, émaux et métal nu, etc.

Odette Rivière opine à chacun des termes de cette énumération, de sa tête surmontée d'un savant chignon noir comme de l'encre de Chine.

ELLE. — J'ai subi — peut-être inconsciemment —

l'influence des bijoux égyptiens. (Plus tard, dans l'atelier, elle m'en montrera quelques exemples, comme ces colliers faits de taches émaillées attachées à une résille d'or... ou même simplement de raphia).

LUI. — Avant, ton inspiration était plutôt Louis-Philippe.

ELLE. — Dans un cas comme dans l'autre, je demeure à la recherche de formes de plus en plus simples. J'aime faire des panneaux décoratifs, mais j'estime que j'ai plus de possibilités dans la bijouterie.

LUI. — Bien sûr ! Cela te permet de travailler pour la haute couture !

ELLE. — C'est très intéressant pour moi, évidemment ! Et puis, il existe une collaboration étroite entre la robe et le bijou, collaboration séduisante et exaltante. Dans mon esprit, le bijou fait partie de la robe. Il doit se trouver en harmonie avec l'ensemble de la toilette. Il faut évidemment connaître et suivre les tendances de la mode, des coloris. Je fais des projets que je présente. Sont acceptés ceux qui s'accommodent le mieux aux robes...

LUI. — C'est un domaine-choc, aux variantes très grandes puisque ce qu'on a condamné un jour est mis sur le pavois le lendemain. On en était, il y a un an, au bijou d'inspiration Louis-Philippe. Aujourd'hui c'est le règne du « bijou barbare ».

ELLE. — N'importe comment, j'estime que le bijou barbare doit être travaillé.

LUI. — Oui, d'accord. Mais travaillé consciencieusement, ce qui est tout de même rarement le cas.

Pour un peu, je m'éclipserais sur la pointe des pieds, sans troubler ce dialogue, mais j'ai décroisé les jambes et cela a suffi à me rappeler à l'attention d'Odette et de Daniel Rivière.

ELLE. — Mon mari est sculpteur, voyez-vous. Monsieur. Mais il s'intéresse aux émaux depuis 15 ans. Moi depuis 5. J'ai fait un an aux Arts et Métiers, puis mon mari m'a appris le restant. J'ai fait également un stage en Autriche, dans une usine d'émaux. Moi, je fais donc les bijoux. Mon mari, qui est également professeur à l'École Saint-Luc de Liège, s'est attaché à la création de grands panneaux en acier à usage décoratif, panneaux sur lesquels l'émail est projeté au pistolet.

LUI. — Nous travaillons dans ce domaine-là, et ensemble, à Gosselies. Peu avant 1958, M. Rennoir, grand patron des usines Crahait, avait vu, au cours d'un voyage aux Etats-Unis, des artistes américains travaillant au sein d'une usine. Et, depuis trois ans, nous avons un atelier dans son usine de Gosselies... où, grâce à lui, nous sommes là comme chez nous. Nous aimerions y créer une maîtrise afin de procurer des débouchés aux étudiants des Beaux-Arts. Car, pour moi, le panneau vitrifié de façade a un très grand avenir : aucune difficulté pour le placement... et il est inaltérable, ce qui lui ouvre une large perspective. Moi je fais les grandes pièces. Ma femme réalise des plateaux, des carrelages...

Un rapide coup d'œil sur l'atelier de Blancgarin, où se trouvent pêle-mêle émaux, sculptures, jeu d'échecs, bas-reliefs, panneaux d'acier... sans oublier un chat, lui, bien vivant ! Puis je laisse à leur dialogue fervent, harmonieux et éternel cette bijoutière et ce sculpteur unis par les émaux : ce sont leurs atomes crochus.

# EMILE SOUPLY

*Une évolution de la qualité d'artisan à celle de designer*



**E**MILE Souply, lui, n'a pas voulu que je me rende à son domicile, 176, chaussée de Saint-Job, à Uccle, parce qu'il exposait au moment où je lui ai téléphoné. C'est donc à la galerie P. Vanderborght que j'ai rencontré ce garçon au visage assez austère, timide dans l'expression d'idées par ailleurs rigoureuses et intransigeantes. Il a 29 ans et est diplômé (pour l'orfèvrerie) de l'école des Métiers d'Art de Maredsous. Il a fait en outre pendant cinq ans (de 1953 à 1958) un apprentissage en ferronnerie aux abords mêmes de Maredsous.

— J'ai donc une base solide d'artisan, me dit-il, mais je revendique de plus en plus la qualité de designer pour des raisons diverses dues à des contacts avec des industriels. Je veux d'ailleurs être un créateur industriel, car c'est la seule école valable aujourd'hui. C'est celle vers laquelle je m'oriente, en-dehors de la sculpture. Pour les artisans, c'est l'avenir : ils doivent prendre conscience de ce fait. C'est un point de vue personnel, ajoute-t-il, mais je l'exprime avec conviction.

Les objets exposés ici sont avant tout des pièces d'orfèvrerie : colliers, bracelets, pendentifs en argent, épingles à cheveux en acier inoxydable.

— Je considère, m'explique-t-il, que le bijou peut être réalisé ou diffusé en série au même titre que les voitures et les frigos. Ce qui n'exclut pas les pièces uniques, bien sûr... Car j'en fais, surtout dans le domaine bien particulier de la « sculpture précieuse », c'est-à-dire en argent notamment.

— Revenons aux bijoux, voulez-vous ?

— Ils me posent non seulement un problème technique, mais aussi un problème d'un autre ordre : le souci de l'objet à porter, donc de l'objet rationnel, adapté à une morphologie précise. Il faut que ce bijou se porte sans difficulté, qu'il ne soit ni trop lourd, ni blessant. Pour ma part, je voudrais exclure

toute attache aux colliers. Une fermeture classique est gênante. C'est un élément extérieur qu'il faudrait, dans des objets de ce genre, éliminer au profit, par exemple, d'une fermeture par attraction magnétique.

— Et les formes que nous voyons ici ?

— Je veux des bijoux simples, de formes rigoureuses, me dit-il, c'est-à-dire qui ne permettent pas de trahison au cours d'une diffusion. Mais, n'importe comment, je suis partagé entre plusieurs tendances esthétiques. Au départ — en tant qu'orfèvre ou comme sculpteur — se pose un problème d'ordre technique : il tient selon moi à la qualité d'une chose conçue sainement, le plus simplement possible. Cela conditionne des formes dépouillées, simples, rigoureuses, et cela en vue de la diffusion. C'est, chez moi, peut-être une réaction contre certains bijoux modernes baroques, c'est-à-dire quelconques.

Il ajoute avec un léger sourire qui illumine un peu ce visage de foi profonde :

— C'est peut-être également révélateur de ma nature... J'ai un souci d'intransigeance et de rigueur. D'autres réalisations, telles des sculptures à tendances apparemment plus libres, témoignent cependant d'une autre forme de rigueur.

— Le métal, pour vous, c'est l'argent ?

— Oui. Je n'aime pas l'or. L'argent, lui, possède un pouvoir de raffinement dans sa qualité de poli. Du point de vue strictement technique, l'argent m'offre un grand avantage : il est récupérable sous toutes ses formes, c'est-à-dire que les déchets peuvent être récupérés, refondus et coulés à nouveau. Mon ambition est cependant de travailler l'acier inoxydable.

— Pourquoi ?

— Tout simplement pour des raisons pratiques. L'argent est beau certes, mais il est assez mou, il se grille, il est fragile. Les colliers et les bracelets que je fais exigent de lui un pouvoir d'élasticité... qu'il n'a pas en fait. L'acier inoxydable répond à tous ces inconvénients... mais il est très onéreux techniquement.

— Avez-vous d'autres activités, Monsieur Souply ?

— J'ai eu une activité de ferronnier en collaboration avec divers architectes, dans le domaine religieux. La rigueur du fer, la difficulté de le travailler, en-dehors de la sculpture. Pour les artisans, c'est l'avenir : ils doivent prendre conscience de ce fait. C'est un point de vue personnel, ajoute-t-il, mais je l'exprime avec conviction.

Actuellement, j'ai aussi une activité de créateur de mobilier. Le point de départ en est dû au hasard : j'avais conçu une table basse à mon usage personnel et on m'a suggéré de la soumettre au jury du Signe d'Or... Elle a emporté celui-ci ; c'était en 1960. Depuis, je me suis engagé avec une firme qui produit mes premiers meubles.

Nous rejoignons ici la « qualité de designer » qui est l'ambition d'Emile Souply. Il fait d'ailleurs partie du « Groupe Design », dont nous avons déjà parlé à propos du potier Antoine De Vinck. Mais Emile Souply a une autre ambition : réaliser des sculptures précieuses, dont quelques exemples figuraient déjà à son exposition. Pour soutenir ces pièces sculptées, il a recours au plexiglas qui devient alors élément formel et fait partie de l'ensemble selon un rythme rigoureux et intransigent. Mais tout, chez Emile Souply, n'est-il pas ainsi ?...

# L'ancien four à pain du « Hoff ter Biest » à Anderlecht sera réédifié dans le domaine du CERIA

L'ANCIEN four à pain du « Hoff ter Biest » « découvert » par M. Victor Martiny, architecte en chef, directeur du Service provincial des bâtiments, au quai de Bistebrouck à Anderlecht, qui était menacé de destruction par les intempéries autant que par les hommes, va être sauvé.

La Députation permanente du Brabant vient, en effet, d'en décider l'acquisition en vue de le restaurer et de le reconstruire au CERIA, le Centre d'Etude et de Recherche des Industries Alimentaires.

L'initiative est d'autant plus méritoire qu'elle permettra non seulement de sauver un vestige du passé mais aussi un document artisanal de jadis.

Ce four à pain se compose de deux parties nettement différentes :

1. Le four proprement dit, avec la réserve pour le bois;
2. L'aire de travail devant le four, éclairée par une fenêtre, et à laquelle on accède par une porte aux piedsroits en pierres blanches disposées en harpe et reliés par un arc surbaissé à clé et sommiers sailants, également en pierre blanche.

Le four était couvert d'une voûte elliptique en briques dont les joints étaient de terre glaise afin d'éviter la calcination probable d'un mortier.

Cette voûte s'effondra en 1947 à la suite des longues infiltrations d'eau au travers de la toiture dont les tuiles furent soufflées par l'explosion du pont de Bistebrouck, tout proche, en mai 1940.

Il y a quelques années, l'architecte Valery De Wilde, a fait de cette petite construction assez originale un relevé exact dont les lecteurs de « Brabant » ont eu la primeur.

Savamment réédifié sur la base de ce relevé, le four à pain, de proportions et de couleurs agréables, rappellera, avec un procédé de cuisson, une page de l'architecture rurale du XVI<sup>e</sup> siècle.

Au point de vue didactique, aucun meilleur emplacement que le CERIA n'aurait pu être choisi pour sa réédification.

Enfin, un projet ancien de la Députation permanente de créer à côté de ce centre d'étude un musée se rapportant aux industries alimentaires connaîtra ainsi un début d'exécution car, comme on le sait, la vieille ferme d'Elishout située à front de la chaussée de Mons, en bordure du domaine provincial, vient également d'être incorporée au CERIA. Celle-ci sera aménagée en « hostellerie ».



## On assassine Bruxelles !

Sous ce titre « Défense de Bruxelles » a publié le communiqué ci-après :

« Le massacre des arbres de l'avenue de Tervueren fournit à « Défense de Bruxelles » l'occasion de dresser un bilan succinct des belles artères plantées d'arbres qui ont disparu les unes après les autres au cours de ces dix dernières années :

» La parure d'arbres qui, tout au long de la petite ceinture, offrait d'agréables promenades ombragées et ménageait de belles perspectives vers le Botanique, l'ancien Observatoire, la place des Barricades, l'Académie, le Parc de Bruxelles, les Portes de Namur, Louise et de Hal, les arbres majestueux de l'avenue du Midi et ceux des avenues Brugmann, Van Volxem, Charles Woeste et du boulevard Léopold II.

» Plusieurs rangées ont été sacrifiées boulevard du Souverain, avenue de Meisse, avenue Van Praet. Partout, même dans les dernières propriétés privées de l'agglomération bruxelloise, tel le Boetendael, on lotit en sacrifiant des arbres. Une véritable croisade de haine est entreprise contre eux.

» A l'opinion publique qui s'émeut et semble vouloir réagir, « Défense de Bruxelles » pose les questions suivantes :

» Pourquoi de telles transformations sont-elles envisagées sans procéder à une enquête préalable et sans que les habitants directement intéressés aient été consultés ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'exposition de tous les projets de transformation ? Pourquoi n'y a-t-il pas de contact entre les administrations responsables et les citoyens ? Pourquoi la population se trouve-t-elle toujours mise devant le fait accompli ?

» A ces différentes questions, une seule réponse s'impose : Bruxelles ne sera sauvée que lorsqu'un plan d'aménagement de la région bruxelloise qui forme un tout sera dressé et respecté.

» C'est ce que « Défense de Bruxelles » réclame sans désespérer.

» Que tous ceux qui aiment Bruxelles l'exigent. »

## A SCHEPDAAL. AU CŒUR DU PAYOTTENLAND

# UN MUSÉE ...

*qui ne ressemble à aucun autre !*

CHANTRE du Brabant et, surtout, de la vallée du Bempt, mon excellent confrère Ege Tilmns introduisait de la sorte un article publié dans cette revue, alors ronéotypé :

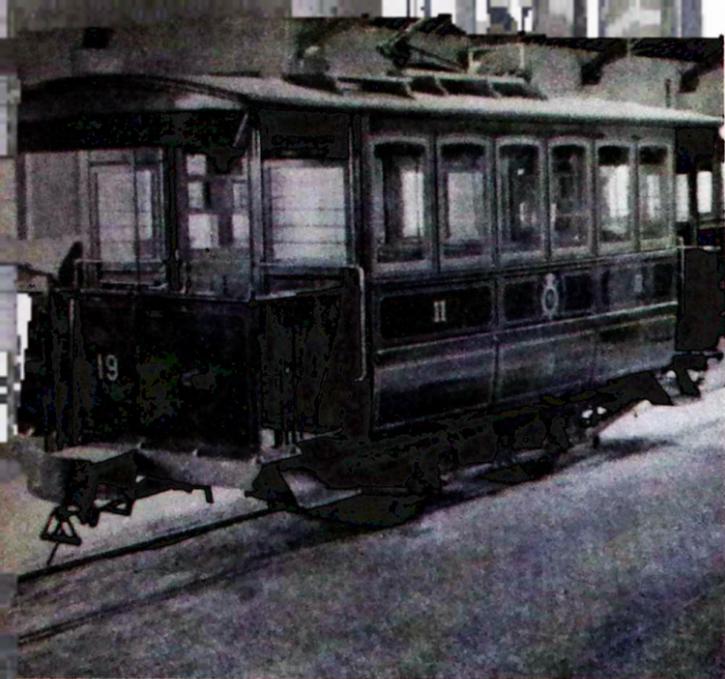
« Dès le départ de la gare de Calevoet, la lourde voiture de la Société Nationale des Chemins de fer vicinaux veut prendre des allures de tank, terroriser les passants et jeter l'effroi parmi les voyageurs : elle

dévale les côtes dans un frémissement de tôle, la plainte de ses ressorts et le cliquetis de ses vitres; elle semble aspirer avec volupté les montagnes russes de son parcours, sans faiblesse aucune. C'est beaucoup mieux que dans le métro parisien ou dans le « Tube de Londres »; on voit davantage... »

On voit davantage ! Et cela me rappelle ce qu'affirmait un dépliant publicitaire édité, durant l'entre-

Une vue générale du Musée du Vicinal, à Schepdaal.



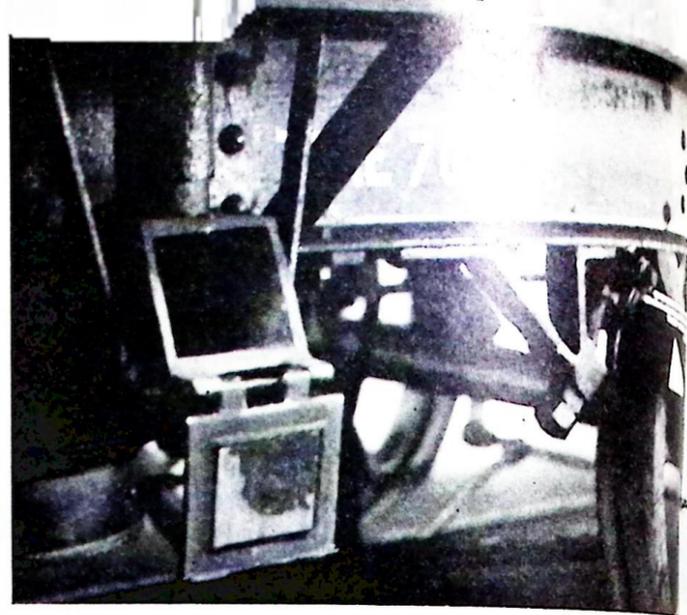
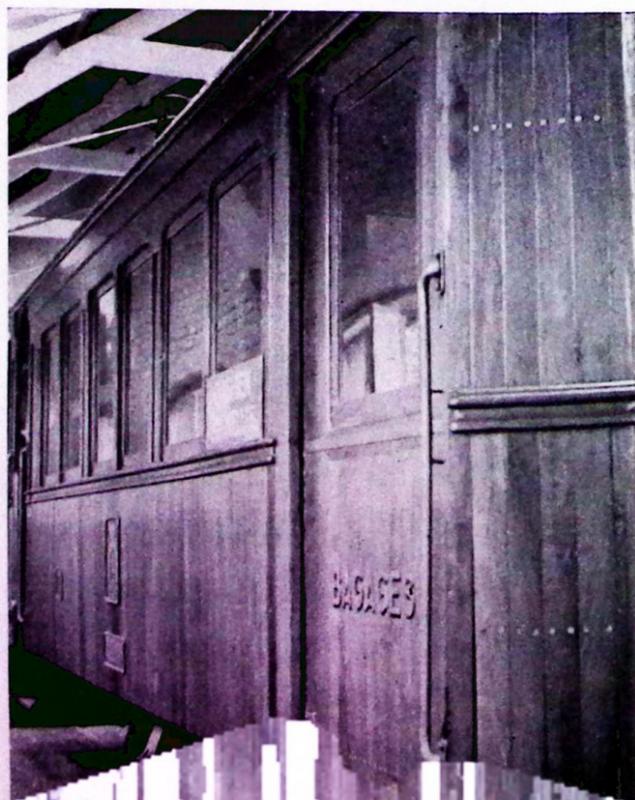


Premier modèle de motrice électrique, qui faisait le service : Place Rouppe—Espinette. Les plates-formes sont dépourvues de paravent. Il est étonnant qu'un modèle aussi ancien (1896) ait pu être conservé jusqu'à nos jours.

deux-guerres, par la S.N.C.V. : « Prendre un Vicinal, c'est prendre la clef des champs » ! C'était vrai et ce l'est encore.

Il y aurait une intéressante étude à faire sur les vicinaux du Brabant dont le réseau, aux multiples ramifications, couvrait et couvre encore une aire extrêmement vaste. Un autre dépliant de la S.N.C.V., répandu également avant la dernière guerre, imprimait, sous le titre : « Le Brabant, synthèse de notre pays », une carte suggérant toute une série de parcours ou de circuits touristiques brabançons. De Bruxelles, des lignes s'éloignaient vers Haecht, Werchter et Aarschot, Louvain et Diest, Hamme-Mille et Jodoigne, Waterloo, Wavre ou Nivelles.

Voici une remorque qui fut construite, pendant la guerre 1914-18, en bois de teck, par manque de tôle. Ayant, jadis, été peinte, elle a été remise dans son état primitif.



Cette voiture à voie à grand écartement utilise le chauffage à air chaud dont le foyer se trouve SOUS le tram et que l'on charge par l'extérieur, à l'arrêt. Elle fut employée sur la ligne Groenendaal—Hooylaert—Overijse. Elle fut construite en 1894.

Certaines de ces lignes ont vu l'autobus se substituer au tramway à pantographe, qui avait lui-même succédé à la traction à vapeur.

Le vicinal a plus de trois-quarts de siècle d'existence et les circonstances l'ont contraint, bien entendu, à s'adapter, à faire une cure de rajeunissement. Ayant entamé, il y a quelques années, le troisième chapitre de son histoire — une histoire qui n'en est pas encore à sa conclusion finale ! —, il lui arrive de regarder

en arrière, afin de mesurer le chemin parcouru, afin d'égrener des souvenirs. Et, rassemblant toute une série de témoignages de ses jeunes années et de son âge mûr, il vient d'ouvrir à Schepdaal, avec la complicité agissante d'une association dénommée l'AMUTRA ou « Les Amis pour le Musée des Tramways », un musée dans le genre de celui que nos voisins néerlandais proposent, depuis 1925 ou 1926, à la curiosité intéressée de ceux de leurs visiteurs qui se rendent à Utrecht.

Avant d'entamer une rapide visite au nouveau musée de Schepdaal, rappelons que, avant l'apparition du vicinal, nombre de villages, délaissés par le chemin de fer, n'étaient reliés aux villes que par de cahotantes diligences. Le vicinal, dès son apparition, devait, rendant les communications plus aisées, plus rapides et plus confortables, rompre l'isolement campagnard et fournir, au tourisme naissant, un providentiel moyen de découverte.

Quel est celui de mes lecteurs qui se souvient encore des premiers vicinaux ayant circulé sur le réseau brabançon ? Ils étaient tractés par de lourdes locomotives à vapeur dont certaines, je crois, avaient été conçues et construites par les ateliers de Tubize.

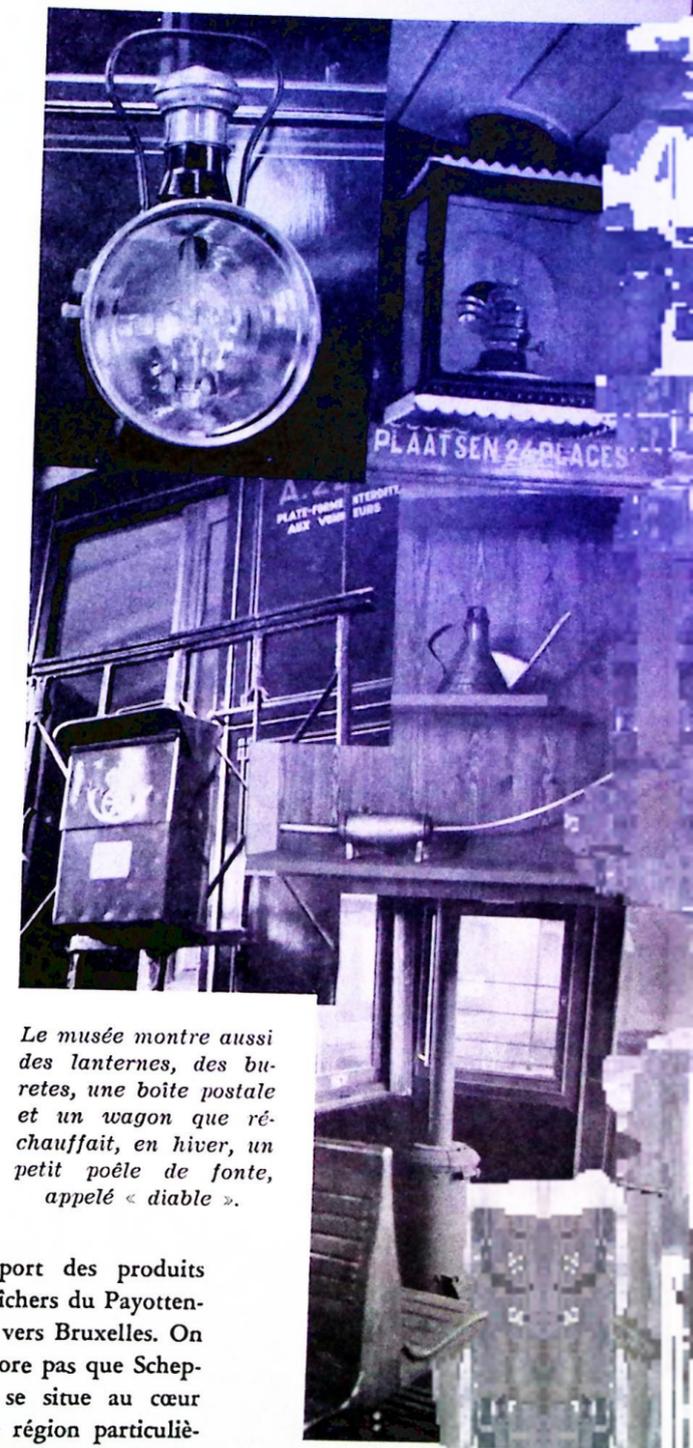
Qui donc se souvient des premiers trams à vapeur et de leurs successeurs campagnards ? Monumentale et cubique, cachant pudiquement ses roues, la locomotive charbonnait puissamment et poussait des appels de sirène répercutés au loin. Elle tirait son convoi à travers bois et champs, dans un bruit de ferraille, et effectuait, entre les villages, de pittoresques transports : fermiers, ouvriers et représentants de commerce assoupis et logeant parfois, sous les banquettes, des colis invraisemblables. En hiver, un petit poêle de fonte réchauffait le wagon aux fenêtres embuées.

Que de scènes épiques et cocasses le vieux vicinal à vapeur n'a-t-il pas connues ? Durant la première guerre mondiale, il a été témoin de bien des aventures qui se sont répétées sur son successeur des années maigres de 1940 à 1945. Que de choses n'y aurait-il pas à écrire là-dessus ?

Je pensais à tout cela en visitant le musée de Schepdaal.

Ce musée a l'originalité de ne ressembler à aucun autre. Nous possédions déjà, au Cinquantenaire, un Musée de la Voiture et, dans les locaux de la Gare du Nord, un Musée des Chemins de Fer. Mais nous ne possédions pas encore un musée consacré uniquement à nos tramways ruraux, à nos « boerentrans » ; un musée installé dans un cadre aussi authentique que celui-ci, en l'occurrence un dépôt, un vrai dépôt qui, naguère encore, était en exploitation.

Ce dépôt de Schepdaal a été édifié en 1888 sur l'une des premières lignes de pénétration en ville, ligne promise à une prospérité rapide car assurant le



Le musée montre aussi des lanternes, des buretes, une boîte postale et un wagon que réchauffait, en hiver, un petit poêle de fonte, appelé « diable ».

transport des produits maraîchers du Payottenland vers Bruxelles. On n'ignore pas que Schepdaal se situe au cœur d'une région particulièrement féconde, vouée en ordre principal à la culture du sol après avoir été consacrée surtout, pendant longtemps, à l'élevage du mouton. Les légumes y prolifèrent et on y a adapté le fraisier. La terre humide et grasse produit des fruits magnifiques, fermes et savoureux.



Le 27 mai, jour de l'inauguration du Musée, cette motrice, ornée d'affichettes d'époque, a fait le trajet de la Porte de Ninove à Schepdaal.



Elle remorquait la baladeuse ouverte ci-contre (datant de 1916) qui est encore employée aujourd'hui sur la ligne des Grottes de Han.

(Photos : M. Hombroeck et M. Delmelle.)

dont les citadins font une consommation importante lorsque revient le moment de la maturité. Il faut dire en outre, que Schepdaal est riche en beaux coins de nature et que l'on y a l'occasion de découvrir, d'une éminence (où une table d'orientation a d'ailleurs été installée), un splendide panorama de la vallée de la Pède où Breughel planta si souvent son chevalet.

Le dépôt de Schepdaal, qui date donc de l'époque héroïque du vicinal, comporte — comme il se doit — un faisceau de voies raccordées par aiguillages, à la voie d'accès. Autour de ce « grill » sont dispersés

divers bâtiments. Voici, franchie la grille d'entrée, à main droite, l'ancienne demeure du chef de dépôt avec, au rez-de-chaussée, local ayant servi de salle d'attente, salle des guichets, salle des recettes et bureau. Voici, à droite, une première remise. Plus loin, il y a un petit bâtiment ayant vraisemblablement servi de garage à vélos (pour les membres du personnel — des ruraux — venant à leur travail en deux roues), une autre construction groupant château d'eau (souvenir du temps des locomotives à vapeur), forge et magasin à sable, puis la lampisterie et d'autres remises, plus vastes que la première. Une bascule à peser les wagons de marchandises a été rétablie. Divers aménagements ont été apportés afin de faciliter la visite sans que le caractère original des lieux en soit altéré peu ou prou.

Les divers locaux dont je viens de rappeler la destination primitive, ainsi que le « grill » lui-même, font office d'aire d'exposition. Seul l'ancien bâtiment des recettes et d'habitation ne fait pas partie du circuit des visites. Y sont installés les bureaux de l'AMUTRA.

Qu'y a-t-il à voir à Schepdaal ? En tout premier lieu, des tramways : locomotives à vapeur, motrices électriques, autorails, voitures pour voyageurs, wagons à marchandises !

Voici tout d'abord, dans la petite remise édifée en bordure de la chaussée de Ninove, une locomotive — la 1066 — construite à Haine-Saint-Pierre et ayant fait du service sur la ligne Bruxelles-Enghien. Lui est attelée la voiture A 2107, construite en bois de teck. Un vrai bijou ! Il y a aussi, dans le même local, un train — à voie à grand écartement — ayant circulé entre Groenendaal et Overysse. Voici une voiture à deux compartiments : première classe et seconde, et une autre avec fourgon. J'admire les coussins de velours rouge de la première classe et l'aménagement rationnel du fourgon avec, notamment, pupitre et coffre blindé pour le transport des colis ayant de la valeur et de l'argent.

Dans les remises du fond, au-delà de la cour et du « grill », les « pièces » sont plus nombreuses et certaines sont curieuses : wagon à trois essieux et provenance de Marloie, motrice de 1894 ayant fait d'innombrables trajets sur la ligne de l'Espinette, voiture mise en service en 1935 sur le parcours Tilleur - Bres-



Le film des titres de transport.

sous - Liège - Jupille, autorail lesté de trente tonnes et de 165 chevaux-vapeur construit dans les ateliers de la S. N. C. V., wagons divers. Chaque véhicule a ses caractéristiques, ses singularités. A l'intention du profane, comme à celle des autres visiteurs, une brochure donnant toute une gamme d'indications précises a été éditée.

Le matériel roulant, on s'en doute, occupe la plus grande partie de la surface disponible. Mais le musée montre encore d'autres documents : lanternes, burettes, plaques de tête, plaques d'arrêt, titres de transport, schémas, gravures, photos..., dont la collection s'enrichira au cours des mois et des années à venir. Un réseau miniature sera installé, dans un futur rapproché, dans l'ancien magasin à sable. Par ailleurs, une salle de cinéma pouvant accueillir une quarantaine de personnes, a été aménagée. Y sera projeté un film en couleur, d'une durée d'une demi-heure, évoquant toute l'histoire du bon vieux vicinal.

Pour réaliser son dessein, l'AMUTRA a bénéficié de l'appui compréhensif de la S. N. C. V. et de l'aide d'un certain nombre d'associations et de particuliers intéressés par ses projets. Pour arriver à créer ce musée de Schepdaal, l'AMUTRA a travaillé pendant des mois, des années, afin de réunir le matériel dispersé aux quatre coins de la Belgique et afin de le remettre en état. Certains wagons avaient été transformés en bungalows, en roulottes, en local de camping. Il a fallu vaincre leurs propriétaires, procéder à des échanges, prévoir des compensations, transporter, réparer, reconstituer. On réalise assez malaisément la somme d'efforts qui a été dépensée de la sorte. Mais le but est maintenant atteint. Le musée du vicinal a ouvert ses grilles à Schepdaal, en Brabant.

Joseph DELMELLE.

Voici, enfin, le dernier-né d'une grande famille : l'autorail-tracteur classique dont « ART » est le symbole. Cette voiture, à puissant moteur Diesel (165 chevaux-vapeur) a été construite en 1949 dans les ateliers de la S.N.C.V.

(Photos : M. Hombroeck.)



# Pourquoi Bruegel s'installa à Bruxelles?

**D**ESCENDU l'autre jour du plateau de Vlasendael et déambulant ainsi le long de la Pède, je me sentis transporté à quatre siècles en arrière et vis, en songe, arriver vers moi la silhouette de cet excellent homme que fut Pierre Bruegel.

Ces sentiers, il les avait parcourus combien de fois!

Nous nous dirigeâmes vers le cabaret « In de Ster » près de l'église au clocher effilé.

— Dag, Treeske...

— Dag, m'heer Bruegel, komt U weer wat afschilderen?

— Ja, Treeske, maar vooreerst een goeie kuit, hoor!... (1)

... ..

Il ne me fallut pas beaucoup pour sortir de ce rêve et me diriger en réalité vers le cabaret « In de Ster » où une Treeske me servit un lambic délicieux, une Treeske dont les habits différaient — oh! de très peu — de ceux de l'époque et évoluant dans un cadre où rien n'a été fait pour en enlever la rusticité. Les gens qui m'entou-

raient sortaient tout droit des Kermesses que Pierre Bruegel a immortalisées dans ces toiles et croquis.

Ces croquis! Quels joyaux!...

On pourrait épiloguer à longueur de journée sur tout ce que l'œuvre de ce formidable peintre social nous révèle: humour, philosophie, satire, jovialité et sincérité de son peuple vers lequel il retourne sans cesse.

Afin de mieux faire ressortir le pourquoi de sa venue à Bruxelles, il y a lieu de faire un retour en arrière, c'est-à-dire à l'époque où orphelin de père et de mère — qui auraient disparu dans les premiers bûchers de l'Inquisition — il est admis vers l'âge de 16 ans à Anvers dans l'atelier de Pierre Coeck, admirateur passionné de l'Italie.

Le maître étant absent, ce fut Mme Coeck qui accueillit son hôte dont elle avait aussitôt remarqué l'œil vif et qui respirait la sincérité et la franchise.

— Peter, veille à ce que tu te sentes rapidement des nôtres. Il se pourrait qu'avant que tu ne passes à l'atelier,

quelque eau coulera encore sous les ponts. Mais tu pourras déjà donner le coup de main à la cuisine et au jardin. Je compte sur ton honnêteté et ta serviabilité. De notre côté, tu pourras compter sur notre confiance et notre bon traitement.

La maison Coeck n'était pas la première venue. Pierre Coeck, chargé de missions importantes à l'étranger, promu peintre de la Cour par Charles Quint et Marie de Hongrie était, en outre, un fin lettré. Il traduisit Vitruvius et fut auteur de plusieurs ouvrages.

Mme Coeck, née Marie Bessemer, était miniaturiste.

Le train de vie y mené permit au jeune Peter Bruegel d'ouvrir largement les yeux et les oreilles et, par son empressement, il gagna le cœur de tout ce monde et même celui de la toute petite Maaiken, dernière-née Coeck.

Au cours de ses multiples courses et occupations, il parvint maintes fois à glisser le mot pour rire à la mignonne petite à tel point que pour l'endormir les servantes eurent bien souvent recours au savoir du gamin. Les instants heureux passés par celui-ci à écouter les contes de sa maman défunte avaient laissé une impression profonde dans le cœur et l'esprit de ce brave garçon. C'est ainsi que

l'un conte après l'autre, accompagnés d'esquisses et de dessins, la gentille petite Maaiken glissa au pays des songes, les bras autour du cou de Peter.

Les manifestations de cette bonté exprimée avec tant de simplicité et souvent avec humour foisonnent et tout un volume ne suffirait pas pour les décrire.

Un matin, il fut appelé auprès de Pierre Coeck qui tenait en main quelques papiers barbouillés et demanda au jeune homme:

— Connais-tu cela, Peter?

— Bien sûr, Maître; ce sont quelques drôleries que je fis hier soir pour Maaiken. Elle y trouva tant de plaisir...

— Moi aussi, moi aussi, mon garçon. Tu y es vraiment avec ces « drôleries ».

— Maman me racontait tant et puis, j'ai pu voir de temps à autre...

— Tu verras encore davantage, mon ami, lorsque tu seras à mon atelier... Pas de drôleries, mais du grand Art! N'aimerais-tu pas apprendre à dessiner, à peindre?

— Oh! très volontiers, Maître Pierre.

Depuis lors ce fut une ascension rapide, mais pas dans le sens que l'aurait voulu Maître Coeck. Il passa ensuite à la « Boutique des Quatre Vents » de Jérôme Cock, grand artiste mais doublé d'un commerçant hors pair. Il y fit la connaissance du géographe Abraham Ortelius dont il devint un ami sincère et de Hans Frankert, un négociant nurembergeois qui ne lui réserva pas moins de sympathie.

Sur les instances de ses maîtres, il se décida après « moultes » hésitations à passer par l'Italie.

Rarement pressé, il entreprit ce voyage à dos de mulet au début de 1552. Sa première halte fut Bruxelles où il logea au Carrosse d'Or, face à l'église. Le lendemain réveillé très tôt, il ne voulut pas manquer ce qui se pré-

parait en ce « Lundi des Fous ». Le parvis était déjà diantrement en vie. Que de matière à esquisser, à crayonner: cohue de bonnets de fous chantant, mangeant, broyant; marchands de pains à saucisses, de drapets, de loques aux couleurs vives et de masques grimaçants. Des mendiants profitaient des bonnes dispositions et des libéralités des festoyeurs. Vagabonds et voleurs se mêlaient à cette remuante bouffonnerie.

Quelle orgie d'attitudes, d'expressions pour un esprit aussi observateur tel Peter Bruegel! Il ne perd donc pas son temps et, après une ample moisson de croquis, il descend l'escalier et médite sur la stupidité du monde.

Le lendemain avant la rosée, Peter est en route et se joint à la caravane se dirigeant vers le Sud: Mons, Paris, Milan, Florence, Rome, Naples. Tout cela, Bruegel ne le vit pas du même œil que ses prédécesseurs. Pour lui, il n'y avait que l'œuvre inimitable du Créateur et les faits et gestes des êtres vivants. Il resta fidèle aux leçons de la grande tradition nationale: celles des Van Eyck, Vander Goes, Van der Weyden.

Vers la quarantaine, sa peinture dans laquelle on retrouve un symbolisme des provinces de Flandre enfermées par la tyrannie, ne manque pas d'éveiller quelque méfiance de la part des autorités espagnoles. (2) Voilà pourquoi il voulut quitter Anvers, parce que « cela y devenait trop chaud pour lui » disait-il à Jérôme Cock en lui remettant en hâte quelques dessins et tableaux. C'était un motif. Mais il n'est pas difficile d'en soupçonner un autre. Nous le saurons bientôt.

A la question de Jérôme Cock: Où vas-tu? il répondit:

— Provisoirement à Bruxelles. J'irai y saluer et en même temps, consulter Mme Coeck. (Le Maître était mort entretemps). Je te demande un service d'ami: voici la clef de ma demeure. Fais-y enlever tout et mets tout ce fouillis dans une de tes dépendances. Aussitôt en sécurité, tu auras des nouvelles, et, à ce moment-là tu m'en-



veras bien mes affaires, n'est-ce pas ?

Et « l'exilé volontaire » (paroles de Cock) franchit la porte d'Anvers...

Il prit logement provisoire au « Carrosse d'Or » et lorsque tout fut quelque peu en ordre, il se dirigea vers l'habitation de la veuve Coeck qui lui apparut encore avenante et fraîche malgré son âge. Elle le reçut avec une amitié réservée :

— Il est toujours agréable de recevoir une ancienne connaissance.

— Oh ! Madame, je suis si heureux, après tant d'années, de pouvoir vous saluer et vous voir en aussi bonne santé. J'ai toujours porté en mon cœur, le meilleur souvenir de vous-même, la mémoire de feu Maître Pierre ainsi que de Maaiken et pensé avec infiniment de satisfaction à la cordialité dont vous-même et les vôtres me gratifièrent... Comment le fait Maaiken ? Cela doit faire une parfaite demoiselle...

On parla de l'ouvrage, du renom qu'il avait déjà acquis, de la situation et des frictions des Anversoïses avec les Espagnols...

— Que comptez-vous faire ?

— M'installer à Bruxelles. C'est dans cette intention que je suis venu vous consulter...

A ce moment Maaiken rentra.

— Ciel ! quelle fille magnifique ! se dit Peter intérieurement.

Maaiken, dont le visage s'éclaira d'un franc sourire, courut vers le visiteur lui tendant les deux mains.

Peter resta éberlué un moment. « Est-ce cela l'enfant que j'ai si souvent endormi sur mes genoux ? » se dit-il. Puis :

— Oh ! Mademoiselle Maaiken... Quelle apparition merveilleuse ! Je vous voyais toujours comme cette petite mignonne, si gentille. Je reste vraiment coi devant la réalité.

— Il ne faut pas exagérer, intervint Mme Coeck, dont la fierté maternelle était visible.

Elle expédia Maaiken à la cuisine vu qu'il y avait un hôte ce soir.

Les yeux de Peter n'avaient pas quitté la jeune fille et il vit avec regret disparaître cette aimable vision.

Le regard perspicace et l'instinct maternel de Mme Coeck avaient immédiatement réalisé la situation :



(Illustrations de Emile De Rie.)

ces deux-là s'entendent, se dit-elle.

Le souper se déroula dans la joie, de vieux souvenirs remontaient à la surface et Peter, comme jadis, devait continuer à raconter pendant que le regard de Maaiken ne quitta pas un instant son ami d'enfance.

Il va sans dire que pendant la nuit suivante Peter Bruegel n'a certes pas dormi beaucoup... Quel retour, dites ! Maaiken, Maaiken, mijn gaaiken... (3)

Mme Coeck s'était arrangée de façon que sa fille fût sortie lors de la visite suivante de Peter. Elle voulut parler avec celui-ci « entre quatre yeux ». Ce que son premier regard avait décelé se vérifiait être exact.

Donc à ne pas laisser croître l'herbe là-dessus...

Peter demanda la main de Maaiken. Mme Coeck était d'accord, à condition que Maaiken elle-même... La jeune fille était aux anges ! Le mariage fut béni quelques semaines plus tard à l'Eglise de la Chapelle. Dans les vieux registres de mariage, on peut lire la brève inscription :

PEETER BRUEGEL SOLMT MAYKEN COEKS.  
Et voilà, comment Bruegel se fixa à Bruxelles... (4)  
C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

- (1) — Bonjour Treeske...  
— Bonjour, Monsieur Bruegel, vous revenez peindre ?  
— Oui, Treeske, mais avant tout un broc de bière !...
  - (2) Sa « Dulle Griet » Margot l'Enragée, a été comparée avec raison à la « Guernica » de Picasso. Même atmosphère de terreur causée par la folie du pouvoir, même esprit de tyrannie et d'oppression. Plaidoyer formidable contre la guerre...
  - (3) Maaiken ! Maaiken ! mon trésor !...
  - (4) A la fin du mois de mars, l'auteur de l'article se rendit à nouveau sur les lieux, mais à son grand désappointement, il n'a plus retrouvé le cadre du cabaret « In de Ster » où Treeske, la vieille patronne ne sert plus les bières locales. Il eut cependant la satisfaction d'apprendre que le vieux bâtiment a été classé et reste donc dans l'ensemble du décor de la « Parabole des Aveugles ».
- Nous nous sommes permis d'emprunter et de traduire quelques dialogues extraits de « Het leven van Pieter Bruegel » de N. Van Schoor, édité par le Davidsfonds en 1945.

## TRENTE-DEUX NATIONS ont confronté LEURS PROGRÈS ET LEURS TECHNIQUES

à la 35<sup>me</sup> Foire  
Internationale de Bruxelles

C'EST un truisme de répéter que le Heysel où s'est tenue la 35<sup>e</sup> Foire Internationale de Bruxelles — cette réalité vivante et agissante, cette remarquable synthèse de l'accélération du Marché Commun — constituait un haut lieu de l'Europe. Cette vérité banale devenait sans portée le mot microcosme convenant mieux à son appellation.

Le succès enregistré par la gigantesque confrontation internationale du progrès et des techniques de trente-deux nations (31 en 1961) a dépassé largement celui de toutes les années précédentes. La foire, en étendue, a occupé le maximum de la superficie ouverte (soit 95.800 mètres carrés) et le nombre de firmes désireuses d'y participer s'est tellement accru que, faute d'emplacements, il a fallu refuser plus de quinze cents demandes nouvelles. Il y eut 4.515 exposants dont 2.597 étrangers.

La foire a connu, avec ses 925.000 visiteurs, une fréquentation quotidienne supérieure à ce qu'elle fut en 1961, où l'on avait enregistré 940.000 visiteurs, car elle n'a été accessible au public que pendant douze jours au lieu de treize.

Parmi les exposants, il a été particulièrement réjouissant de saluer la venue au rendez-vous du Heysel, de deux nations d'Afrique, la Mauritanie et le Tchad, deux jeunes républiques imprégnées à la fois des richesses de la civilisation européenne et du passé africain.

Au sein des personnalités représentatives du Tchad on notait la présence du Directeur de l'Office national du Tourisme tchadien : le stand de ce pays dont la présentation fort attrayante retenait l'attention générale était axé, de façon essentielle, sur le tourisme. Véritable paradis des chasseurs, le « Tchad aux mille visages » offre une variété étonnante de types humains, de ressources et de paysages et son stand donnait au visiteur une sensation de dépaysement total.

Il va de soi que le tourisme brabançon se révèle — et de loin — beaucoup plus modeste... Notre province n'est qu'un tout petit coin comparé à un pays aux ressources cynégétiques, exotiques et préhistoriques innombrables et dont la surface atteint trois fois l'étendue de celle de la France !...

Mais comparaison n'est pas raison. Malgré sa superficie réduite, le Brabant — où l'on ne chasse pas le lion, certes, mais où les truites du Train sont un parfait régal — offre une diversité de paysages assez surprenante : collines de la région wallonne, vastes horizons des contrées flamandes et en son centre la capitale aux mille particularités.

Le stand du Brabant, situé au Patio, véritable bijou architectural, avec ses fleurs éclatantes, ses fruits savoureux, ses couleurs vives et aussi, ma foi, ses hôtes au sourire lumineux et au charme prenant, plongeait les visiteurs dans le ravissement.

Personne ne pouvait le considérer d'un œil froid. Les cris d'éloges jaillissaient avec spontanéité de toutes les bouches, exclamations provoquées surtout par la stupéfaction de constater que tous les charmes touristiques, tout ce qui enchante l'existence étaient là, présents, sous les yeux et à... portée de main.

— « Point n'est besoin de se rendre à l'étranger ! » reconnurent-ils enfin, avec une rare sincérité...

Il nous est agréable de signaler que l'exposition de fleurs et de fruits qui prolongeait, pourrait-on dire, le Stand, s'était effectuée en collaboration avec les Comités de Propagande des Halles des Producteurs de Bruxelles.

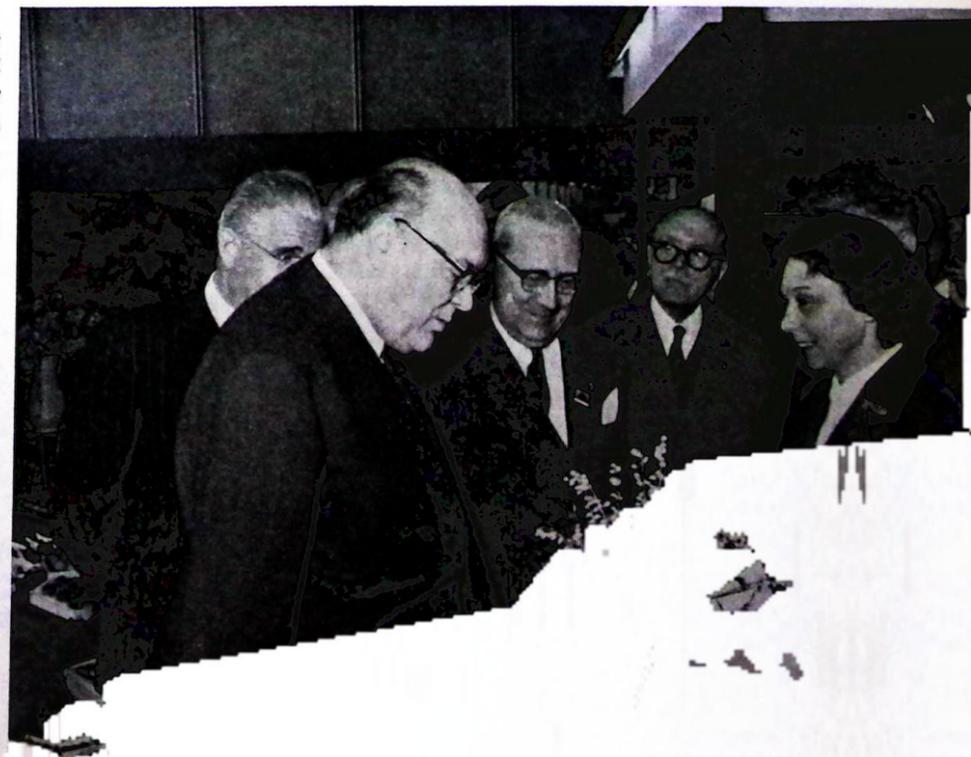
Notre ministre des Affaires étrangères, M. Paul - Henri Spaak, contemple avec une sorte d'attendrissement et, semble-t-il, avec aussi un peu de perplexité, la corbeille de fruits et de brins de muguet, que lui tend avec un sourire engageant une aimable hôtesse de la Fédération touristique.

C'est que, voyez-vous, pour le Ministre, le problème à résoudre est tout aussi grave et compliqué que s'il s'agissait de surmonter avec adresse et diplomatie les lourdes difficultés s'agitant au sein du Conseil Atlantique.

Et, in petto, il s'exclame :

— Comment réussirai-je à fleurir « Otan » de corsages ?

(Photo : « Noir et Blanc ».)



# Du BRABANT à l'ILE-DE-FRANCE

*Vos noms ne riment pas : Brabant, Ile-de-France,  
Mais l'un répond à l'autre et, de leur alternance,  
Je compose un poème unissant deux plaisirs,  
Celui du jour présent, celui du souvenir !*

*Ayant mêmes couleurs de ciel et de feuillage,  
J'associe et confonds tant d'heureux paysages  
Et ne sais lesquels sont de là-bas ou d'ici :  
Soignes et Rambouillet, Ficherfont, Juvisy !*

*Guidé par quelque aventureux itinéraire,  
Empruntant des chemins de béton et de terre,  
Je vais d'Ermenonville, où médita Nerval,  
Jusqu'aux étangs de Rouge-Cloître et Groenendael.*

*Dans le miroir des eaux, Tervueren et Versailles  
Reflètent leur noblesse en vert-pâle et grisaille  
Tandis que, très pareils, se profilent au loin  
Les clochers d'Alsemberg, de Chartres et Provins.*

*Tout proches de mon cœur en dépit des distances,  
Voici Dreux, Sceaux, Louvain, Wavre et Pont-Saint-  
[Maxence,*

*La Hesbaye et la Beauce avec leurs horizons  
Où le soleil mûrit d'identiques moissons.*

*J'écoute murmurer tant de fraîches rivières :  
C'est l'Yvette à Chevreuse et la Lasne à Rosières,  
La Thève à Royumont et puis l'Orne à Beaurieux,  
La Beuvronne et le Train, l'Argentine et l'Isieux.*

*Je ne me lasse pas de cueillir, par brassée,  
Les noms de tous les lieux où se plaît ma pensée :  
Argenteuil, Barbizon, Gaesbeek, Château-Gaillard,  
Nivelles, Saint-Denis, Ballancourt, Rixensart !*

*J'évoque deux pays où tout est poésie,  
Celui de Geneviève et celui de Sylvie,  
Et je vois, poursuivant un semblable dessein,  
Verhaeren à Saint-Cloud, Supervielle à Ohain !*

*Sans me lasser, pour mon plaisir, je me répète  
Cent autres noms offrant des rimes au poète  
Et qui se font écho comme les chants d'oiseaux  
Des forêts de Meerdael et de Fontainebleau.*

*Ils sont chers à mon cœur et doux à mes oreilles  
Et sont comme des fleurs attirant les abeilles  
Qui, de parc en jardin, bourdonnant carrousel,  
S'en vont de l'une à l'autre et rassemblent leur miel !*

Joseph DELMELLE,  
Prix de Poésie de l'Ile-de-France  
1958.

## CONCERTS DANS LES CHATEAUX

L'Association pour la Diffusion Artistique et Culturelle et les Amis des Jeunesses musicales de Bruxelles ont, comme l'an passé, organisé quatre concerts dans des châteaux du Brabant, avec la collaboration de la Fédération Touristique et de la Pléiade et sous les auspices de la Société Philharmonique de Bruxelles.

Les deux derniers auront lieu l'un au château de Betz, le dimanche 17 juin à 16 heures, l'autre au château de Sterrebeek, le 24 juin, à 15 heures.

Au programme du premier concert : « Le Barok-Ensemble ». Le colonel et Mme André de Ryckman de Betz feront les honneurs de leur gentilhommière reconstruite en 1650 sur les ruines d'un château « de pierres blanches ». Dans un paysage à la Hobbema, celle-ci apparaît précédée d'une allée de hêtres qui conduit à la cour d'honneur. Le château de Betz fut habité par les Ryckman depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le Barok-Ensemble fait revivre les chefs-d'œuvre de la musique de cette époque qui fut appelée à juste titre « le siècle d'or de l'art aux Pays-Bas ».

Le dimanche 24 juin, le Chevalier et Mme Ernest de Selliers de Moranville recevront dans leur exquise retraite champêtre de Sterrebeek. Cette jolie construction a été édifiée en 1762. Elle n'a pas son égale en Belgique. Le parc et la roseraie sont un régal pour les yeux.

L'orchestre d'Archets « Les Solistes de Bruxelles » placé sous la direction de Lola Bobesco exécutera plusieurs joyaux de la musique de chambre.

## AU DOMAINE PROVINCIAL DE HUIZINGEN

Le programme des fêtes et manifestations sportives au domaine provincial de Huizingen, prévoit :

**Dimanche 10 juin :**

15 heures : Match de football entre l'Association belge des Sports du Samedi et d'autres groupements belges.  
Koninklijke Harmonie « Patria » Tienen  
16 h. 30 : Fanfare « De Eendracht » Bierbeek.  
18 heures : Société « Le Prolétaire » Bruxelles.

**Lundi 11 juin :**

16 heures : Match de football : Union sportive des postiers contre une équipe polonaise.  
Harmonie « De Werker » Aarschot.  
18 heures : Royal Orchestre Symphonique — Auderghem.

**Dimanche 17 juin :**

15 heures : Réunion annuelle du Cercle Pégase.  
16 heures : Société Royale Cercle Choral « Edouard Bauwens » Bruxelles.  
18 heures : Koninklijke Fanfare « Laurier Chêne » Alsemberg.

**Dimanche 24 juin :**

11 heures : Réunion internationale de natation du Cercle « Les Tritons ».  
15 heures : Match d'athlétisme : Brabant-Ile de France.  
Société Royale « Les Fanfares des Hameaux » Braine-l'Alleud.

16 h 30 : Fanfare Ste-Cécile — Braine-le-Château.  
18 heures : Koninklijke Fanfare « St-Servaas » — Wemmel.

**Dimanche 1er juillet :**

16 heures : Koninklijke Harmonie « Ste-Cecilia » Machelen.  
18 heures : Union des Fanfares — Autre-Eglise.

**Dimanche 8 juillet :**

15 heures : Fête de gymnastique par « La Populaire » de Louvain.  
16 heures : Zangvereniging — Koninklijke Ramenassenkring (Mannekoor) — Leuven.  
18 heures : Fanfaremaatschappij « De Weergalm van 't Zoet Water » Oud-Heverlee.

## BELGIQUE

fleurie-

Le Commissariat général du Tourisme, après avoir lancé une série de campagnes spectaculaires pour attirer l'attention du grand public sur certaines richesses de notre patrimoine, entame aujourd'hui une nouvelle campagne sur le thème « Belgique Fleurie — Belgique plus Belle ».

Le but principal poursuivi est de rendre nos villes et nos villages plus riants, plus fleuris, de voir les autorités communales et provinciales prendre la tête d'une campagne d'embellissement — ce qui est déjà le cas d'ailleurs dans nombre de nos villes et de nos villages, on le sait — mais le programme prévu pour cette campagne ne se limite pas là. D'autres projets donneront à celle-ci un retentissement et un éclat tout particulier.

Le thème choisi a rencontré l'adhésion enthousiaste des divers ministères consultés et de très nombreuses administrations ou associations privées parmi lesquels il convient de citer notamment :

- le Ministère de l'Education Nationale;
- le Ministère des Travaux Publics, la direction générale de l'Urbanisme;
- le Ministère des Finances (Service des Douanes);
- l'O.N.D.A.H. (Office National des Débouchés Agricoles et Horticoles);
- la Société Nationale des Chemins de Fer Belges;
- la Sabena;
- la Commission Royale des Monuments et des Sites;
- l'Union des Villes;
- l'Association des Espaces verts et Art des Jardins;
- la Ligue Esthétique Belge, etc...

Un effort spécial sera également tenté à l'occasion de cette campagne, pour résoudre divers problèmes et notamment ceux relatifs :

- aux cimetières d'autos;
- au fonctionnement des fontaines ornementales;
- à la propreté des plages;
- au reboisement et à la plantation d'arbres.



## BELGIQUE

plus belle

Le Commissariat Général au Tourisme appuiera son initiative de coordination par l'édition d'une affiche « Belgique Fleurie — Belgique plus Belle », (dont nous publions ci-contre le dessin) qui a été conçue de manière à prévoir, dans sa composition

même, un emplacement où chacun des participants associés à cet effort pourra faire imprimer un texte annonçant sa propre initiative.

Un dépliant contenant de nombreux conseils à l'usage des particuliers désirant procéder à l'embellissement floral de leurs fenêtres ou de leurs jardins, sera mis à la disposition des Fédérations provinciales et des Syndicats d'initiative, ou, à leur défaut, de l'Administration communale.

De plus, de nombreux prix seront offerts par le Commissariat Général au Tourisme.

Diverses villes et provinces ont mis sur pied, pour cette année, un programme qui s'intégrera harmonieusement dans celui du Tourisme.

## EN BRABANT

La province de Brabant procède depuis plusieurs années déjà, au fleurissement de tous les bâtiments provinciaux tant dans l'agglomération bruxelloise que dans le reste de la province. De plus, les écoles provinciales horticoles collaborent, depuis longtemps, avec beaucoup d'autorités communales, en vue de rendre les lieux publics plus agréables.

Pour concrétiser l'intérêt suscité de toutes parts par cette initiative, les réalisateurs des tapis de sable d'Hekelgem ont bien voulu accepter la suggestion de créer leurs prochaines œuvres au départ de tableaux de fleurs ou de photos de fleurs.

Enfin le Brabant fera un effort tout particulier dans le cadre de la campagne « Belgique Fleurie — Belgique plus Belle », au château d'Elewijt qui abritera, cette année, l'exposition « Rubens diplomate », du 1<sup>er</sup> juillet au 15 septembre.

**Après la Foire de Printemps de Charleroi.**

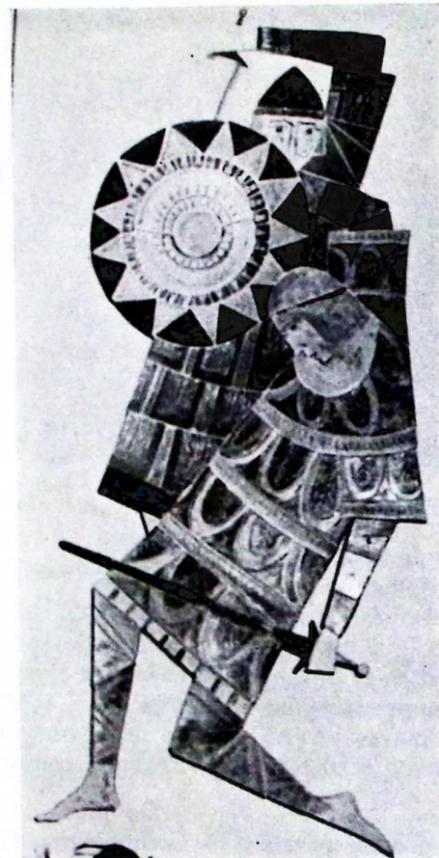
La remise des lots aux gagnants de la tombola des 17 voyages de la dernière Foire de Printemps de Charleroi a eu lieu au Palais des Expositions.

Parmi les lauréats signa- lons M. et Mme G. Cerfaux, 10, rue de Taminés, Velaine-sur Sambre, qui auront l'oc- casion, pendant sept jours, d'aller apprécier sur place tout le charme de Chaumont-Gistoux.

D'autre part, le concours destiné à récompenser 12 ex- posants dont les stands ont été classés comme les plus réussis de la manifestation a donné comme résultat :

- Meubles J. Barbier, Mettet;
- Ets Claudore, Mons;
- De Coene Fres, Courtrai;
- Fédération Touristique de la Province de Brabant;
- Fédération du Tourisme de la Province de Liège;
- Glaverbel, Bruxelles;
- Marcar, Lobbes;
- Ets Menten & Bastin, Charleroi;
- Tubes de Nimy, Nimy.
- Bureau Polonais de Voya- ges « Orbis »;
- Scandiaflex, Anvers;
- Splintex-Belge, Gilly.

Il a été remis à chacune de ces fermes une photo géante de son stand.



**Pour la maison de l'Escrime**

Le mardi 8 mai dernier, ce panneau de céramique a été remis officiellement par la Société royale d'Escrime l'« Ixelloise » à M. Charles Debeur, président de la Fédération Nationale d'Escrime de Belgique.

Elle représente un duel de guerriers celtes et est l'œuvre de l'un de nos grands espoirs brabançons dans le do- maine de la céramique : André Eyberg, dont nous avons parlé dans le numéro de « Brabant » du mois de mars dernier. Ce panneau orne à présent un des locaux de la maison de l'Escrime. Il a été réalisé dans des tons neutres qui vont du rouille au vert olive.

**Le Prix Paternostre de La Mairieu (1963)**

Ce prix (d'une valeur de trois mille francs) est destiné à récompenser le meilleur travail inédit, répondant à la ques- tion : « En dehors et par-dessus le cadre corporatif, quelles étaient les possibilités d'ascension sociale pour les gens des mé- tiers aisés et les hommes d'affaires à Bruxelles au XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Trois exemplaires des travaux compor- tant 80 à 120 pages dactylographiées de- vront être déposés avant le 1<sup>er</sup> juillet 1963, au siège de l'Association des Descen- dants des Lignages de Bruxelles, 46, rue de Flandre, à Bruxelles.

**LES CONSEILS DE L'OFFICE DU BON LANGAGE**

**Ne dites pas...**

- Ne bougez pas à cela.
- Ne vous bougez pas.
- Il a cassé son bras.
- Il faudra changer la buse du poêle.
- Un chapeau buse.
- Cet étudiant a été busé.
- Une carte-vue.
- C'est à vous de carter.
- Il est absent pour cause de santé.
- Il y en a de ceux qui prétendent
- Couper en morceaux.
- J'ai annoté dans mon agenda les noms que vous m'avez renseignés.

**... Mais dites :**

- Ne touchez pas à cela.
- Ne bougez pas. Ne remuez pas.
- Il s'est cassé le bras.
- Il faudra changer le tuyau du poêle.
- Un (chapeau) haut de forme.
- Cet étudiant a échoué. Cet étudiant a été refusé à son examen.
- Une carte postale illustrée, une carte illustrée.
- C'est à vous de battre (de mél)er les cartes.
- Il est absent pour cause de maladie.
- Il y en a qui prétendent.
- Couper en morceaux.
- J'ai noté dans mon agenda les noms que vous m'avez signalés (ou indiqués).

**QUARANTE ANS DE TOURISME**

Il y a quarante ans, fut créé le premier service national de tourisme en Belgique. Au cours de la manifestation qui marqua cet anniversaire, M. Bertrand, ministre des communications, mit l'accent sur le développement rapide du tourisme en Belgique, développement dû, non seulement à l'action du com- missariat mais aussi à celle des fédérations provin- ciales, des syndicats d'initiative et des associations touristiques. Estimant que la valeur touristique d'un pays se mesure notamment à son équipement hôte- lier, le ministre a précisé à ce propos que, si l'appa-

reil hôtelier belge a connu ces derniers temps une régression au profit d'autres formes de logement, son équipement s'est beaucoup amélioré. M. Bertrand a annoncé qu'il avait élaboré un pro- jet modifiant le statut de l'hôtellerie dans le sens d'une reconnaissance des pensions et de motels et que les problèmes du tourisme seront, à l'avenir, examinés par un comité ministériel restreint.

**NOTRE PROCHAIN NUMERO SORTIRA DE PRESSE LE 1<sup>er</sup> AOUT.**

**NOTULES**

**TRADITIONS POPULAIRES**

**NOTULES**

**De Médard à Barnabé**

« Quand il pleut le jour de St-Médard Les blés s'en vont jusqu'à la faux. »

Et chacun, ce jour-là, de scruter les vannes du ciel et de geindre et de se morfondre, s'il pleut sur la route...

Cependant, dans cet immense découragement un espoir naît, se développe pendant trois jours. On sait que saint Barnabé intervient parfois pour « Raccor- moder ce que saint Médard a brisé. » On interroge le ciel avec avidité, on suit non sans anxiété les phas- es de la lutte et la joie éclate partout lorsque « Bar- nabé casse le nez à Médard » ou — le lecteur excu- sera cette expression vulgaire mais significative — lorsqu'il « reboutonne la culotte de saint Médard. »

Hélas ! si Barnabé ne réussit pas à refermer les cataractes, si d'autres soucis le préoccupent, le désas- tre annoncé par Médard n'en sera que plus grand car

« A la St-Barnabé de Bouillon S'il pleut à gros bouillons Il pleuvra six semaines au long. »

Dans ce cas, la vieille prédiction :

« S'il pleut à la St-Barnabé La récolte diminuera de moitié. »

pourrait ne pas rester vaine.

Un combat qui durera trois jours va s'engager et quoique ce soit une affaire entre saints du Paradis son issue ne manque pas d'inquiéter le commun des mortels.

Mon Dieu ! L'archange Michel, chef de la milice céleste, va-t-il, à nouveau, être obligé de tirer le glaive contre les anges révoltés ?

Non, dans le combat annoncé, aucun ange ne sera précipité dans la géhenne. La lutte se livrera entre deux adversaires dignes l'un de l'autre et bien faits pour la rendre incertaine et terrible.

D'un côté, saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai, sous le règne de Clotaire I<sup>er</sup> qui a donné son nom à deux villages belges et qui institua, en France, la fameuse rosière de Salency.

De l'autre, saint Barnabé, premier évêque de Milan, dont les ACTES DE L'EVANGILE sont certainement apocryphes mais qui alla porter la foi aux Gentils et fut brûlé vif à Salamane.

Mais, voilà : saint Médard a aussi la fâcheuse réputation d'ouvrir à l'occasion de sa fête qui se situe le 8 juin, les écluses célestes et de déverser, quarante jours durant, des flots de pluie sur notre pauvre monde. Non seulement c'est chose triste pour les gens en vacances et pour les autres qui ne le sont pas, mais — chose plus grave — les récoltes futures apparaissent compromises, puisque :

**LEGENDES TENACES**

De tout temps, l'homme s'est trouvé en contact avec les animaux, les uns servant à sa nourriture, d'autres contre lesquels il doit se défendre, d'autres enfin, les plus nombreux, qui ne lui sont d'aucune utilité ou desquels il ne craint rien et qui, pour ces deux raisons, n'attirent pas habituellement son atten- tion.

Cependant, certaines formes, parce que présentant des caractères bizarres et imprévus, ont été distin- guées par les hommes au cours des siècles et furent incorporées avec des adjonctions illogiques et des déformations absurdes, à des légendes dans lesquelles ces formes jouaient un rôle le plus souvent maléfique.

C'est ainsi que naquirent dans l'imagination des peuples des animaux fabuleux comme la licorne, le griffon, le dragon, l'hydre, la sirène, présentant tous des caractères hybrides de mammifères, d'oiseaux, de poissons ou de reptiles, mais auxquels la naïveté et le besoin de merveilleux de l'homme simple don- nèrent la vie. Car on crut pendant longtemps à la réalité de ces êtres et à l'influence qu'on leur attri- buait sur l'existence des hommes.

**MALGRE LE PROGRES...**

Avec les progrès des sciences d'observation, le sens du réel s'est développé et le civilisé ne craint plus de rencontrer au coin du bois la silhouette de quelque créature qui n'aurait pas sa place dans les nomen- clatures. Est-ce à dire que la « folle du logis » s'est assagie et que chacun sait voir les choses sous l'angle de la réalité ?

Ce serait faire gratuitement confiance à la sagesse de l'homme et oublier que celui-ci est toujours prêt à accepter l'irrationnel.

Les légendes anciennes ont fait leur temps et on ne les rappelle plus que pour en sourire. Pour ne citer qu'un exemple, de ce dévergondage de l'imagination, rappelons que Pline a écrit quelque part qu'un pra-

ticien romain du nom d'Alcippe aurait mis une fois — une seule, mais ce n'est pas déjà si mal ! — au monde un petit éléphant.

Il est sans doute facile de se gausser d'une époque où de semblables affirmations trouvaient crédit, mais de nos jours n'y a-t-il pas nombre de gens pour croire et affirmer que les puces naissent de la poussière et les asticots de la viande ?

Et, pourtant, depuis Pasteur, la génération spon- tanée a été discutée en long et en large et il semble que ce problème ne devrait plus être mis en question.

**LA PENTECOTE**

La Pentecôte, le cinquantième jour après Pâques, s'appelait souvent dans les documents du Moyen Age : « Pâques de fleurs » ou « Pâques de roses ».

Dans plusieurs églises il était d'usage de faire descendre ce jour-là de la voûte de l'église, par trois ficelles, un pigeon blanc attaché sous une planche ornée de feuillage, de fleurs, de lumières et de gran- des hosties de différentes couleurs. Ces hosties, qui étaient censées figurer les langues de feu, sous la forme desquelles le Saint Esprit descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte, étaient, en tombant, ramassées par les enfants.

Dans d'autres endroits, on lâchait aussi des oiseaux qui voltigeaient çà et là dans l'église.

**SOBRIQUET**

On dit que les Tirlemontois, désireux d'introduire cette coutume dans leur ville, dressèrent une oie au lieu d'un pigeon. Mais au moment psychologique, le palmipède jeta des cris si perçants que tout l'office en fut troublé. C'est de là qu'est resté aux habitants de Tirlemont le sobriquet de « Kwekers ».

**CONTRE LES INCENDIES**

Les œufs pondus le jour de la Pentecôte, sont conservés à l'égal de ceux pondus le Jeudi Saint... Quand il y a un incendie, on en jette dans les flam- mes pour que le feu n'ait plus de force...

# CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

## JUIN

- 10 HAL : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.  
 JODOIGNE : Cortège carnavalesque et folklorique.  
 17 SAINTES : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde.  
 23 WAVRE : Procession de Noville-sur-Mehaigne. — Cortège folklorique jusqu'à l'église N.-D. Basse-Wavre.  
 24 TIRLEMONT : Cortège folklorique des Tireurs à l'Arc et sortie des géants (avant-midi).  
 JODOIGNE : 3<sup>me</sup> Grand Rallye automobile organisé par le Syndicat d'Initiative et du Tourisme.  
 27 WAVRE : Foire aux camelots.  
 29 OPWIJK : Procession historique de Saint-Paul avec la participation de nombreux cavaliers.  
 30 WAVRE : Ouverture des fêtes communales.

## JUILLET

- 1 ELEWIJT : Exposition « Rubens Diplomate » au château du Steen (jusqu'au 15 septembre 1962).  
 WAVRE : « Grand Tour de Notre-Dame ». — Fêtes communales.

- GRIMBERGEN : et tous les dimanches ainsi que les trois premiers jeudis du mois, de 19 à 20 heures, concert de carillon par E.H. Feyen.  
 8 ZAVENTEM : Cortège historique et folklorique.  
 14 BRUXELLES : Ouverture des festivités de la « Kermesse de Bruxelles » (Foire du Midi).  
 21 DANS TOUT LE PAYS : Solennités diverses et fêtes populaires à l'occasion de la Fête Nationale.  
 29 WAVRE : carnaval d'été : Grand cortège carnavalesque et de réclames.

## AOUT

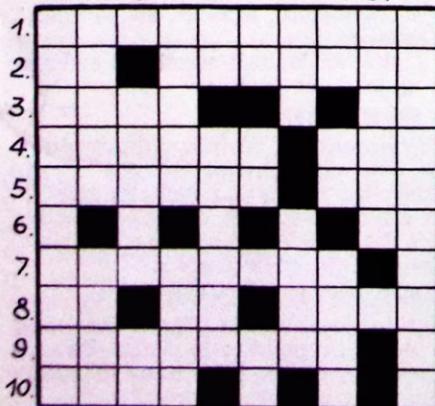
- 5 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures).  
 9 BRUXELLES : Plantation du Meiboom (654<sup>e</sup>). Réjouissances populaires.  
 13 DIEST : Pèlerinage des Etudiants à la Maison Natale de Saint-Jean Berchmans. Procession avec les Reliques.  
 15 AARSCHOT : Illuminations des maisons en l'honneur de St-Roch.  
 25 OVERIJSE : Fêtes du raisin et du vin (durant 3 jours).

## NOS MOTS CROISÉS

### PROBLEME N° 31

#### HORIZONTALEMENT.

1. Commune du Brabant où a lieu, le lundi de Pâques, la célèbre procession paysanne du « Divin Rédempteur ». - 2. En Chaldée. - Saint Germain y est glorifié. - 3. Hameau  
 1. 2. 3 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.



du Brabant au sud de Boortmeerbeek. - Article. - 4. Missionnaire brabançon qui naquit à Tremelo. - Point cardinal. - 5. Village du Brabant sur la route Jodoigne-Hannut. - Habitant. - 6. Dans. - 7. Maison de la Grand-Place de Bruxelles qui appartenait aux Graissiers et qui est surmontée de la statue de saint Gilles. - 8. Deux voyelles. - Symbole chimique. - Rame. - 9. Le Train en est un. - 10. Rivière du Brabant qui arrose Budingen.

#### VERTICALEMENT.

1. Village du Brabant qui possède, outre un magnifique château, une église remarquable dont l'origine remonte au XIII<sup>e</sup> siècle et qui renferme plusieurs tableaux anciens. - 2. Petit village du Brabant situé à la limite de la province. - Nom d'un quartier d'Anderlecht. - 3. Ancienne prison de Bruxelles. - Phonétiquement : allez latin. - 4. Coffret à bijoux. - Château de la

Loire. - 5. Pronom retourné. - Célèbre général et patriote éminent qui a donné son nom à une rue de Schaerbeek. - 6. Article. Deux lettres de Nivelles. - Conjonction. - 7. Défalque. - Volcan de Sicile. - 8. Parcouru des yeux. - Deux voyelles. - Elles sont Douces à Oud-Heverlee. - 9. Surnommé le « Voltaire latin », ce grand philosophe hollandais (1467-1536) habita Anderlecht. - 10. Hameau brabançon près de Malaise.

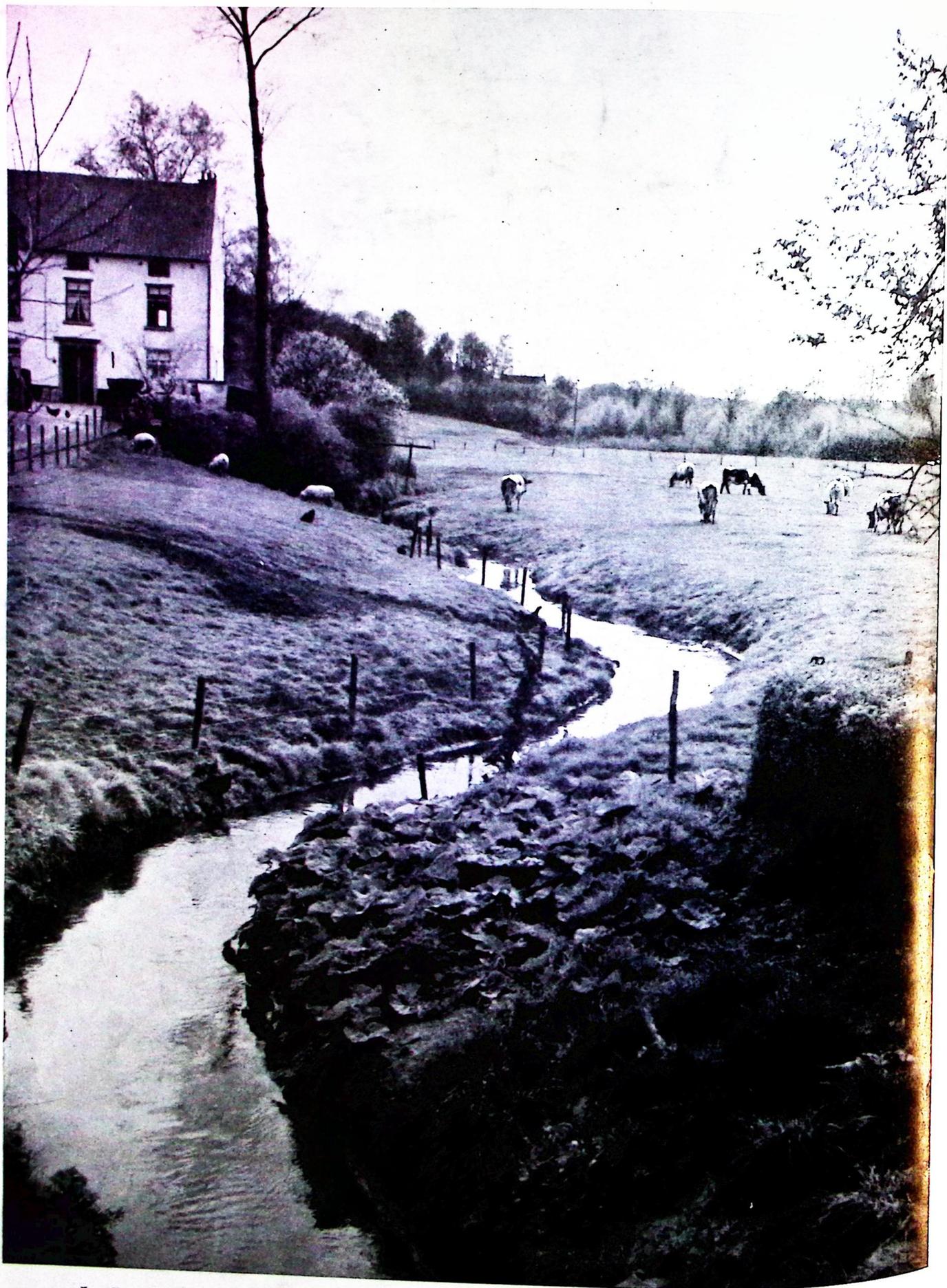
Pierre LAURENT.

SOLUTION  
 DU  
 PROBLEME  
 N° 30



Le puits Sainte-Renelde à Saintes, où les pèlerins viennent puiser de l'eau qui aurait des vertus ophtalmiques.

(Photo : Acta.)



*La Lasne (affluent de la Dyle) qui dévale en serpentant de la colline où niche  
Maransart, recèle tout l'attrait de ce ravissant paysage!*  
(Photo : de Sutter.)